

La fouille dans le terrain dit Dar al-Imara joutant le mur de la qibla de la Grande Mosquee de Kairouan Analyse et commentaire de donnees inedites	العنوان:
المجلة التونسية لعلم الآثار	المصدر:
الجمعية التونسية لعلم الآثار	الناشر:
Khechine, Taha	المؤلف الرئيسي:
Chatti, Soundes Gragueb(Co-Author)	مؤلفين آخرين:
4ع	المجلد/العدد:
نعم	محكمة:
2017	التاريخ الميلادي:
117 - 167	الصفحات:
894649	رقم MD:
بحوث ومقالات	نوع المحتوى:
HumanIndex	قواعد المعلومات:
التنقيب عن الآثار، جامع القيروان، الزخرفة الإسلامية، الفن المعماري، أرض دار العمارة، تونس	مواضيع:
http://search.mandumah.com/Record/894649	رابط:

La fouille dans le terrain dit « Dār al-Imāra » joutant le mur de la qibla de la Grande Mosquée de Kairouan (Analyse et commentaire de données inédites)

Taha Khechine^[1]

Soundes Gragueb Chatti^[2]

Introduction

Au cours des années 70 et dans le cadre des grands travaux de restauration engagés dans la Grande Mosquée de Kairouan, Ibrahim Chabbouh^[3] et sur plusieurs années (de 1969 à 1974) a pratiqué une fouille sur un terrain s'étalant sur une superficie de 1147m², situé à proximité immédiate du mur de la *qibla*. Son objectif était d'étudier les prétendus vestiges de Dār al-Imāra, mentionnée à maintes reprises dans les sources^[4]. Malheureusement, cette investigation était restée sans lendemain et n'a pas fait l'objet d'une publication, pourtant, elle avait suscité l'intérêt de plusieurs chercheurs. Il a été souvent estimé que les résultats de cette fouille constituaient un premier pas pour jeter la lumière sur les siècles obscurs de l'histoire de la ville de Kairouan. Dans ce sens, en évoquant les problèmes archéologiques en relation avec l'étude des villes islamiques au Maghreb, Patrice Cressier révèle

[1] Chargé de recherches -I.N.P-(Kairouan).

[2] Chargée de recherches -I.N.P-(Kairouan).

[3] Grand érudit de Kairouan et directeur de recherches à l'I.N.P. Responsable (à l'époque de la fouille) du département d'Archéologie Islamique à l'Institut National du Patrimoine (Tunis).

[4] Al-Mālikī 1994, I, p.97.

« quant à Kairouan, la première grande cité fondée par les conquérants musulmans en 670, elle reste une complète inconnue du point de vue de l'archéologie. Il ya une quarantaine d'années, des fouilles ont bien eu lieu à l'emplacement présumé de la Dār al-Imāra, elles sont restées inédites »^[1].

Pour ces raisons, nous avons jugé opportun d'essayer, dans la mesure du possible, d'exploiter les données de cette fouille, tout en se référant à un certain nombre de documents archivés dans les locaux de l'Institut National du Patrimoine à Kairouan. Nous reconnaissons que cette tâche était très ardue et délicate à la fois. Nous saisissons, ici l'occasion pour remercier vivement notre maître et collègue Ibrahim Chabbouh qui nous a autorisé gracieusement d'exploiter les données scientifiques de sa fouille et de faire l'étude du matériel céramique. Qu'il soit assuré de nos vifs remerciements et de notre profonde reconnaissance.

Dans notre étude, il est question, en premier lieu, de confronter les données textuelles évoquant Dār al-Imāra avec les données archéologiques. Ensuite, l'intérêt sera porté sur l'identification des différentes phases d'occupation et d'abandon qu'avait connu cette partie de la ville. Cet état des lieux permettra d'étudier et d'interpréter les vestiges exhumés aussi bien sur le plan spatial, en montrant la fonction de chaque espace, qu'au niveau de l'étude des matériaux et des techniques de construction. Dans cette étude, une grande importance sera accordée à la restitution^[2] des échoppes exhumées du côté sud-est de la Grande Mosquée ainsi que les galeries qui les précèdent et qui représentent la plus importante découverte de cette fouille.

En l'absence de tout contexte stratigraphique, le matériel céramique mis au jour, dans cette fouille présente quelques difficultés dans son étude. Nous nous sommes attelés à le classer selon un classement typo-chronologique et ce pour visualiser la culture matérielle de ce

[1] Cressier 2012, p.119.

[2] Cette restitution sera un complément pour une étude sous presse, intitulée : «Nouvelles données sur la topographie, l'urbanisme et l'architecture aux alentours de la Grande Mosquée de Kairouan, des origines jusqu'à l'époque hafside : Essai de restitution à partir des fouilles archéologiques », dans Actes du sixième colloque international du département d'archéologie 14-15-16 Avril 2016 (Campagnes et archéologie rurale au Maghreb et en Méditerranée).

site, inconnu jusqu'alors pour la communauté scientifique. Ce matériel est varié, remontant à plusieurs époques allant du IX^e jusqu'à la période contemporaine, ce qui nous autorise à aborder le problème de l'occupation de cet endroit de la ville de Kairouan à travers les siècles.

-I- Dār al-Imāra : les données textuelles.

Des sources nombreuses, rapportent que Dār al-Imāra à Kairouan (Maison du gouvernement), servait de lieu de résidence et de pouvoir que les premiers gouverneurs de l' Ifrīqiya utilisaient au VIII^e siècle et même avant. Al- Mālikī (1016-1061), dans son ouvrage Riyādh al-Nufūs rapporte que, 'Uqba Ibn Naf'a, fondateur de la ville de Kairouan en 670 avait doté la ville d'un premier noyau composé de la mosquée et du palais du gouvernement (Dār al-Imāra), situé derrière le mur du mihrab de la Grande Mosquée ^[1], permettant au gouverneur à l'instar des exemples de Kūfa, Fustāt, Bassorah, Cordoue, d'accéder à la mosquée directement sans passer par l'extérieur.

Ibn 'Idhārī (XIV^e siècle), mentionne dans *le Bayān* que lors de la révolte de Tammām ibn Tamīm (183/ 799) ; le gouverneur al-'Akkī (797-799), « s'est retranché dans sa maison qu'il s'était fait bâtir et a quitté Dār al-Imāra »^[2]. Ceci laisse supposer, qu'au VIII^e siècle Kairouan est dotée de Dār al-Imāra et qu'il semble bien que son rôle s'est réduit à partir de la fin de la période des gouverneurs pour devenir un centre de gouvernement et d'administration et perdre sa fonction résidentielle.

A l'époque Aghlabide, Dār al-Imāra n'est citée dans les sources que sporadiquement comme lieu de gouvernement et d'exercice de pouvoir. Al-Mālikī relate dans l'un de ses récits que le prince Ibrahim Ibn al-Aghlab (800-812) le fondateur de la dynastie aghlabide, traversait le *Simāt* pour rejoindre Dār al-Imāra^[3]. Dans un autre passage al-Mālikī, en parlant du même prince, indiquait qu' « une certaine nuit, il quittait sa demeure, Dār al-Imāra, pour accéder à la Grande Mosquée pour faire la prière de la nuit »^[4]. Ce qui suppose que Dār al-Imāra, au début du

[1] Al-Mālikī, T.I, p.97.

[2] Ibn 'Idhārī, T. I, p. 90.

[3] Al- Mālikī, p. 225.

[4] *Id.*, p. 226.

pouvoir des aghlabides, aurait continué à fonctionner comme siège du gouvernement. Ce rôle semble maintenu tout au long du règne des princes aghlabides.

Plusieurs chroniqueurs, dont Al-Nuwayri (1268-1332)^[1] et Ibn 'Idhārī^[2] (vécut entre le XIII^e et le XIV^e) en évoquant la chute de l'état aghlabide, nous rapportent qu'après la fuite de Ziyādat Allāh III (903-909), le dernier des princes de cette dynastie, pour l'Orient, son chef suprême des armées, Ibrāhīm ibn al-Aghlab pour sauver la situation, se dirigea vers Dār al-Imāra et a réuni les *fukaha* et les notables de la ville.

D'après les indications recueillies dans les sources, nous sommes en mesure de déduire que même si l'institution de Dār al-Imāra semble avoir été maintenue au IX^e siècle, elle fut surement supplantée par les villes princières aghlabides, au sud de Kairouan : al-'Abbāssīya et Raqqāda, destinées à abriter la résidence du souverain. En effet, nous assistons à la fondation d'al-'Abbāssīya à 3 kilomètres au sud de Kairouan en 184/801, dès les premières années de la dynastie Aghlabide. La deuxième cité princière fut Raqqāda, fondée en 262/876, par Ibrāhīm II, septième prince de la dynastie.

A l'époque Fatimido-Ziride, et avec le transfert du centre du pouvoir de Kairouan vers la ville de Sabra al-Mansouriyya ou la ville de Mahdiya. Ces deux villes se doteront respectivement de leur propre Dār al-Imāra alors que celle de Kairouan, n'est plus citée par les sources, ce qui laisse présumer qu'à partir de cette époque, elle fut complètement abandonnée.

Les sources, rapportent qu'en 1016 la ville de Sabra a connu des désordres internes contre les chiites de la ville, alors Dār al-Imāra a été détruite et les souks ont été incendiés^[3].

Dans ce sens, Hady Roger Idris suppose que Dār al-Imāra de Sabra al-Mansouriyya, qui fut détruite par les sunnites en 1016, était le siège de l'administration centrale pour la province de l'Ifrīqiya^[4]. Les textes mentionnent aussi que le prince Ziride Tamīm (1062-1108) et sa cour résidaient à Dār al-Imāra de Mahdiya.

[1] Talbi 1985, p.746.

[2] Ibn 'Idhārī, T.I, p. 147.

[3] Idris 1992 , TI, p. 181 et TII, p.28.

[4] *Id.*, T.II, p. 122, p. 157.

Donc l'institution de Dār al-Imāra de Kairouan avait perdu son rôle et son importance avec les Fatimides, avant que toute la zone, qui abritait Dār al-Imāra, ne se transforme au bas Moyen-Âge en lieu de stockage de céréales, et ce selon le témoignage d'Ibn Nājī qui a vécu au XIV^e siècle et qui citait que « Dār al-Imāra se trouvait au sud-est de la Grande Mosquée, que nous appelions aujourd'hui (à son époque) les silos ou lieu d'entrepôts »^[1]

Dans un autre passage il évoquait incidemment, que « le prince aghlabide Ibrāhim traversait le Simāt pour rejoindre Dār al-Imāra, ... qui a pris le nom aujourd'hui de magasin de stockage situé au sud-est de la Grande Mosquée ». Il rajoutait que « des silos ont été creusés à son époque, comme il était en usage auparavant. »^[2].

On comprendrait de ses témoignages que l'endroit connu sous le nom de Dār al-Imāra était un lieu réservé pour le stockage des produits céréaliers^[3] bien avant son époque c'est-à-dire avant le XIV^e siècle. Ce qui permet de croire que toute la zone dans les environs de la Grande mosquée commençait à perdre son poids et son influence comme un centre de pouvoir à partir de la période fatimido-ziride et avec la variation successive du centre du pouvoir entre Kairouan, Sabra et Mahdiya.

Si les sources ont fourni des informations sur l'emplacement de Dār al-Imāra et sur son fonctionnement à chaque époque ; par contre elles restent muettes sur son architecture et son allure. On se demande si elle était fortifiée comme c'est le cas pour *le qasr* des gouverneurs à Kūfa.

Pour trouver une réponse à toutes ces interrogations une relecture s'impose dans la fouille à l'endroit dit « Dār al-Imāra » déjà localisé par les sources.

Mais la question qui se pose : La fouille réalisée dans ces lieux a-t-elle dégagé vraiment les vestiges de l'établissement de « Dār al-Imāra » (maison du gouverneur) ?

[1] Ibn Nājī 1993, TI, p. 166.

[2] *Id.*, TI, p. 301.

[3] De nos jours l'endroit garde encore le nom de « Matmar » qui dérive du « matmūra » c'est-à-dire : Grenier à céréales.

-II- La fouille de l'endroit dit « Dār al-Imāra »: Contexte archéologique.

2-1 Présentation et interprétation des données de la fouille.

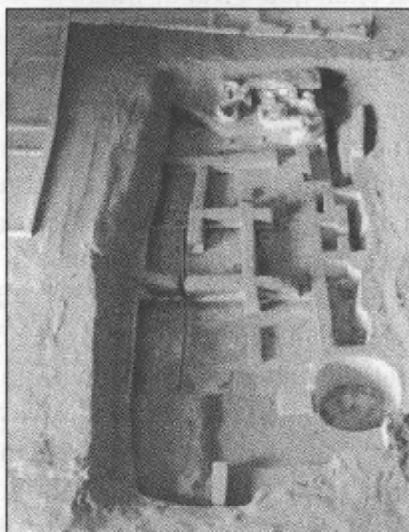


Fig.1 : Maquette de la fouille de Dār al-Imāra.

Il faut reconnaître tout d'abord que la fouille de Dār al-Imāra n'a laissé entre nos mains aucun document écrit sous forme de rapport ou d'un journal de fouille. Cependant, elle nous a légué une riche documentation, sous forme de plans, d'une maquette^[1], à l'échelle, sur la quelle figure la topographie entourant le site, les structures ainsi que les différents niveaux exhumés, et aussi une collection de photos couvrant tout le site, y compris les détails architecturaux (fig.1, 2). A cela s'ajoute une riche collection de céramique et de matériaux architectoniques conservés dans les réserves du Musée de Raqqada.

Pour bien, exploiter cette documentation et saisir la datation et l'interprétation des différents niveaux exhumés dans la fouille de Dār al-Imāra, et pour donner plus de consistance à notre lecture, nous nous

[1] Nous supposons que cette maquette était élaborée une fois que la fouille était achevée, avant de procéder à son remblaiement il y a plus de quatre décennies.

sommes référés à des niveaux déjà datés dans d'anciennes investigations archéologiques menées, dans la Grande Mosquée et remontant au VIII^e siècle et au IX^e siècle^[1] ainsi qu'aux données textuelles.

Ainsi, on a pu identifier la présence de trois phases d'occupation :
Première phase d'occupation (époque aghlabide) (fig.2).

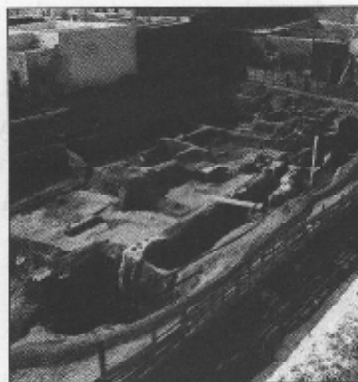
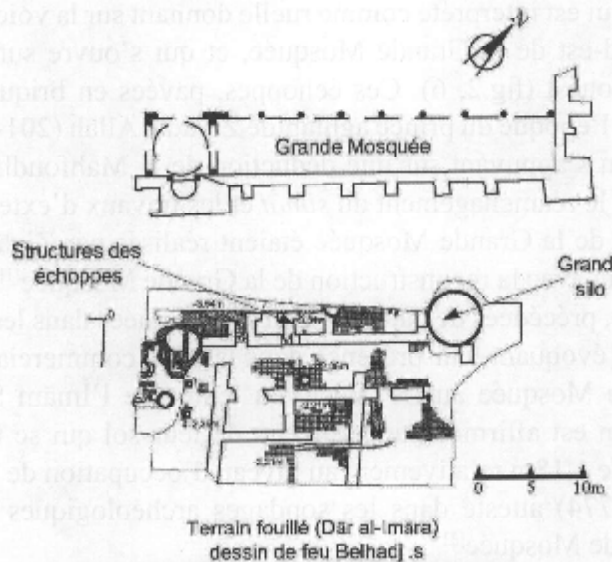


Fig.2 : Plan et photo d'ensemble des structures dégagées lors de la fouille de Dār al-Imāra (échoppes, silos et ruelle).

[1] Chabbouh 2009 , p.115.

Cette phase, qui date de l'époque aghlabide, se manifeste par trois échoppes placées l'une à côté de l'autre, disposées parallèlement au mur sud-est de la Grande Mosquée, faisant face à ce mur et ayant comme mur de fond le mur M1. Ces échoppes à plan rectangulaire (3mx1m) et (2,63m x 1,30m) sont élevées avec des murs en adobes. Elles sont séparées par un espace rectangulaire de 1m de largeur et de 2m de longueur et qui est interprété comme ruelle donnant sur la voie longeant la façade sud-est de la Grande Mosquée, et qui s'ouvre sur le grand *simāt* vers l'ouest (fig.2, 6). Ces échoppes, pavées en briques cuites, dateraient de l'époque du prince aghlabide Ziyādat Allāh (201-223/817-838), et ce en s'appuyant sur une déduction de F. Mahfoudh qui a pu conclure que le réaménagement du *simāt* et les travaux d'extension des souks autour de la Grande Mosquée étaient réalisés par Ziyādat Allāh simultanément avec la reconstruction de la Grande Mosquée^[1]. De plus, des échoppes, précédées de galeries, sont mentionnées dans les *Nawāzil* et les *fatāwā* évoquant leur présence dans la zone commerciale à l'Est de la Grande Mosquée au IX^e siècle au temps de l'Imām Sahnūn^[2]. Cette datation est affirmée par le niveau de leur sol qui se trouve en contre-haut de 1,18m relativement au niveau d'occupation de Yazīd ibn Hātem (157/774) attesté dans les sondages archéologiques effectués dans la Grande Mosquée^[3].

- Essai de restitution des échoppes et des galeries.

La question qui se pose : Quelle était l'architecture de ces échoppes et de ces galeries ? Une information sur ces boutiques et des galeries qui les précédaient nous est fournie par Ibn Abī Zayed en rapportant que « Shajara avait demandé l'avis de Sahnūn concernant les commerçants qui ont incorporé dans leurs échoppes les colonnades qui se trouvaient de part et d'autre de la rue. Ils avaient de la sorte barré le passage aux

[1] Mahfoudh 2003, p.79.

[2] Ibn Abī Zayed, XI, p.52.

[3] Pour ces niveaux voir. fig.6 dans: Gragueb Chatti et Khechine, «Nouvelles données sur la topographie, l'urbanisme et l'architecture aux alentours de la Grande Mosquée de Kairouan, des origines jusqu'à l'époque hafside : Essai de restitution à partir des fouilles archéologiques », Actes du sixième colloque international du département d'archéologie 14-15-16 Avril 2016 (Campagnes et archéologie rurale au Maghreb et en Méditerranée).

piétons limitant du coup leur liberté de circulation »^[1]. Les dimensions de ces échoppes (3m x 1m) et (2,63m x 1,30m) permettent de constater qu'il s'agit de petits espaces qui nécessitent d'avoir une toiture élevée pour assurer une meilleure aération et un climat ambiant favorisant de bonnes conditions de travail. Ce constat n'est pas limité uniquement aux échoppes mises au jour mais à toutes les échoppes de la zone entourant la Grande Mosquée^[2].

Il est à remarquer que, les rues à portiques obéissent à une tradition urbaine antique où la majorité des échoppes et des portiques avaient le même type de couverture notamment la toiture terrasse pour donner à l'ensemble une symbiose architecturale ^[3]. A Dougga, les dimensions des échoppes sont de (2,70m x 2,80m)^[4] elles se rapprochent de celles exhumées dans la fouille de Dār al-Imāra alors que les portiques du forum sont couvertes d'une toiture terrasse^[5]. Comme on peut le constater, il s'avère qu'on serait probablement sous l'influence d'une tradition antique aussi bien au niveau des dimensions qu'au niveau des modes de couvertures. Cette symbiose architecturale se remarque aussi dans les rues à portiques d'Alep datant de l'époque antique, bien préservées, jusqu'à nos jours où les échoppes et les portiques sont couverts avec la toiture terrasse^[6]. Ainsi, on pourrait supposer que la couverture qui était adoptée pour les échoppes et les galeries du IX^e siècle à Kairouan était la toiture terrasse surtout, qu'elle est le mode de couverture le plus employé dans les monuments de la ville de Kairouan tel que la Grande Mosquée et les oratoires. La largeur de ces échoppes,

[1] Ibn Abī Zayed, XI , p. 52. Pour la traduction voir Mahfoudh 2003, p. 75.

[2] La présence d'échoppes aux alentours de la Grande Mosquée est démontrée dans une étude faite par nous deux intitulée : « Nouvelles données sur la topographie, l'urbanisme et l'architecture aux alentours de la Grande Mosquée des origines jusqu'à l'époque hafside : essai de restitution à partir des données archéologiques » dans Actes du sixième colloque international du département d'archéologie 14-15-16 Avril 2016 (Campagnes et archéologie rurale au Maghreb et en Méditerranée. Sous presse)

[3] Les rues à portique sont connues à Rome à l'époque républicaine. Cette tradition s'est répandue en Orient et en Occident au cours de l'époque impériale. Pour plus de données voir : Cabouret 1999, p.135-136.

[4] Poinssot 1983, p.34.

[5] *Id.*, p.38.

[6] Saliou 2005, fig.3, p.219.

qui est de l'ordre de 1,50m, permet d'utiliser les solives en bois comme mode de couverture sans risque de flexion puisque la longueur de ces solives ne dépasse pas les 3m.

La présence d'une galerie est prouvée par la description fournie par Ibn Abī Zayed en indiquant que les galeries favorisent la circulation des piétons. On pourrait déduire aussi (toujours d'après le texte d'Ibn Abī Zayed), qu'étant donné que ces commerçants voulaient intégrer la galerie à leurs échoppes, ces boutiques ont une largeur réduite coïncidant vraisemblablement avec celle des échoppes mises au jour. Considérant que les rues à portiques est une tradition urbaine antique on pourrait, dans ce cas, se référer aux données de comparaison pour restituer ces galeries. Pour les rues à portiques de tradition antique attestées en Tunisie : Dougga et Méninx^[1] et à Alcp en Syrie on a pu constater que la largeur des portiques est presque égale aux dimensions des échoppes. Dans notre cas la largeur de ces galeries pourrait être comprise entre 1,50m et 2m. Une telle largeur est attestée dans les rues des villes antiques, telles que le site gallo-romain Argentomagus ^[2] situé dans le département de l'Indre dans le centre de la France et à Alep en Syrie (fig.3)^[3].

La fouille de Dār al-Imāra a mis au jour trois bases de colonne du même type dont l'une aurait été trouvée en place à une profondeur de (3,53m) au fond d'un silo hafside^[4]. Ce niveau correspond à celui du IX^e siècle. On pourrait supposer que cette base serait l'une des bases utilisées pour recevoir les colonnes supportant les couvertures des galeries

[1] Drine 2007, p.240 -241, fig.2.

[2] Dumasy 1997, p.54

[3] Pour ces largeurs étroites des galeries voir, *Id.*

[4] Voir *infra.* fig.7, p.11.

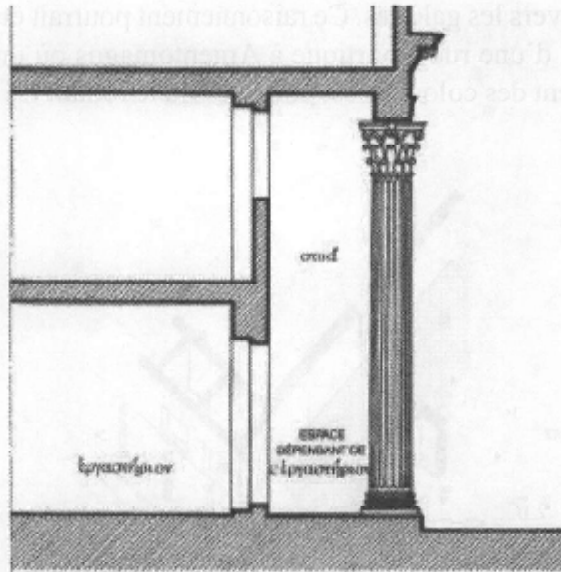


Fig.3 : Un portique antique à largeur réduite (d'après Saliou).

La hauteur du fût de colonne serait calculée à partir du diamètre du lit d'attente de la base destiné à recevoir la base du fût, et qui est dans notre cas de 24cm ce qui prouve que le fût de colonne a un diamètre, à la base, de l'ordre de 24cm. Un tel diamètre permet de déduire, en se référant à un calcul déjà établi pour des structures antiques (tel que la hauteur du fût est égale à dix fois le diamètre à la base)^[1], que les colonnes sont élancées en hauteur jusqu'à 3m. Ainsi de ce qui précède, la toiture de la galerie pourrait atteindre une hauteur de 3m. Quant à la distance entre les bases elle serait estimée à partir du texte d'Ibn Abī Zayed qui rapporte que les commerçants ont voulu agrandir leurs échoppes en reliant les colonnes aux murs latéraux par des cloisons. Ainsi, on déduit que les colonnes ont le même alignement que celui des murs périmétraux. Donc l'emplacement des colonnes était choisi de telle manière que ces colonnes se trouvent sur l'axe qui constitue le prolongement des murs

[1] Pour le calcul de la hauteur de la colonne en se référant à son diamètre, voir Cabouret 1999, p.141 et Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine, Éléments constructifs : Supports, couvertures, aménagements intérieurs, Rome, 1992, II, p.63.

périmétraux vers les galeries. Ce raisonnement pourrait être soutenu par la restitution d'une rue à portique à Argentomagus où on constate que l'emplacement des colonnes est porté sur l'axe reliant les murs latéraux (fig.4)^[1].

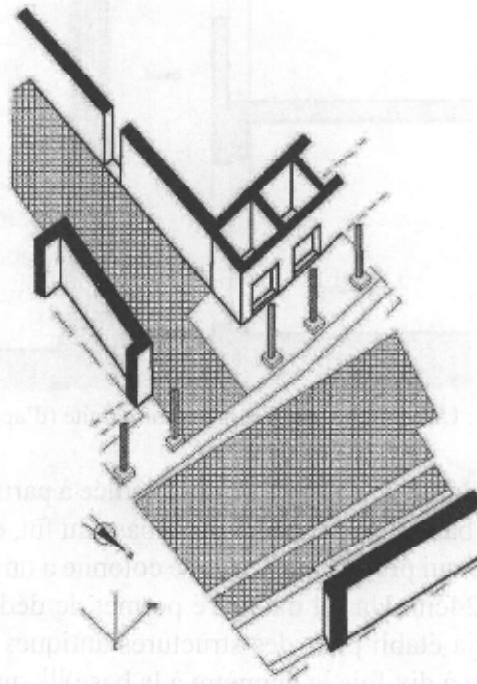


Fig (.4) : Perspective d'une rue à portique antique où les colonnes et les murs des échoppes sont élevés sur le même axe (d'après F. Dumasy.)

Étant donné que la distance entre les murs périmétraux n'est autre que la longueur des échoppes variant entre 2,60m et 3m, donc les colonnes sont séparées par la même distance. Cette portée pourrait être franchie soit par des linteaux soit par des arcs. Ces deux hypothèses seront examinées chacune à part.

Première hypothèse : les galeries donnent sur la rue par des arcs posés sur des colonnes (fig.5).

[1] Dumasy 1997, p.56, fig. (15).

Les arcs du IX^e siècle attestés dans la Grande Mosquée et la mosquée des trois portes sont des arcs en plein cintre outrepassé légèrement brisé au sommet. Le meilleur exemple de type de support donnant sur les rues ; sont les arcs de l'oratoire des trois portes : où on constate que la distance entre les colonnes est de 2,69 m ce qui a donné une ouverture à la base de l'arc de 2m et une flèche qui atteint 4m. Ces valeurs sont bien proportionnelles puisque la hauteur de l'arc est le double de sa portée ce qui a permis d'avoir une structure élancée. De ce qui précède on a pu démontrer que la portée entre les colonnes des galeries varie entre 3m et 2,6m. Pour avoir des structures proportionnelles similaires à celles de la mosquée des trois portes il faut que la hauteur de la structure soit égale à 4m au minimum. Ainsi pour établir ces proportions il faut que la toiture des galeries s'élève à 4m. Dans ce cas la couverture des galeries débordera le niveau de la toiture des échoppes.

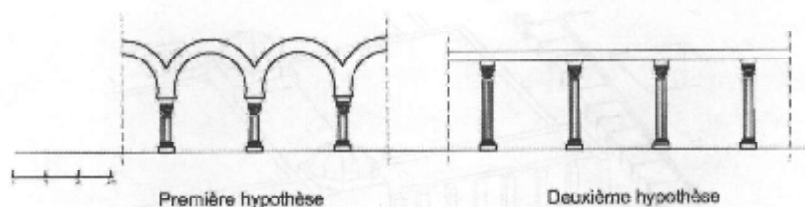


Fig.5 : Essai de restitution des éléments de support des portiques : proposition de deux hypothèses (restitution de Khechine .T).

Si la hauteur de la couverture de la galerie et celle des échoppes sont égales, correspondant à 3m comme il a été démontré ci-dessus, dans ce cas la hauteur de l'arc ne peut être proportionnelle avec la portée, et on aura alors une structure portante surbaissée (fig.5), et un rythme architectural rompu et sans harmonie.

Deuxième hypothèse : les galeries donnent sur la rue par un linteau soulagé par des colonnes (fig.5).

L'utilisation du linteau comme organe de support permet d'élancer les colonnes en hauteur et d'avoir une structure harmonieuse et légère. En plus, ce type de structure serait en cohérence avec le mode architectural des portiques romains.

Ainsi, on pourrait déduire que la seconde hypothèse semble être la plus logique et la plus plausible puisqu'elle assure une lecture harmonieuse et légère de ces structures. En outre la silhouette de la structure portante, marquée par des lignes droites, favorise son intégration avec le tracé rectiligne et orthogonal des façades extérieures de la Grande Mosquée qui sont elles mêmes flanquées d'échoppes précédées de galeries (fig.6)^[1]. En outre, cette intégration serait en harmonie avec le programme de construction de ces échoppes, réalisé par Ziyādat Allāh en même temps qu'avec le projet de la construction de la mosquée en 836, comme l'avait démontré F. Mahfoudh^[2].

De ce qui a été démontré ci-dessus, on pourrait retracer l'architecture des échoppes et des galeries et la jonction des deux espaces : Il s'agit d'échoppes à plan rectangulaire couvertes d'une toiture terrasse s'élevant à une hauteur de l'ordre de 3m et s'ouvrant sur des galeries couvertes elles aussi, en toitures terrasses en solives et en voliges donnant sur la rue par des colonnes soulageant un linteau (fig.6).

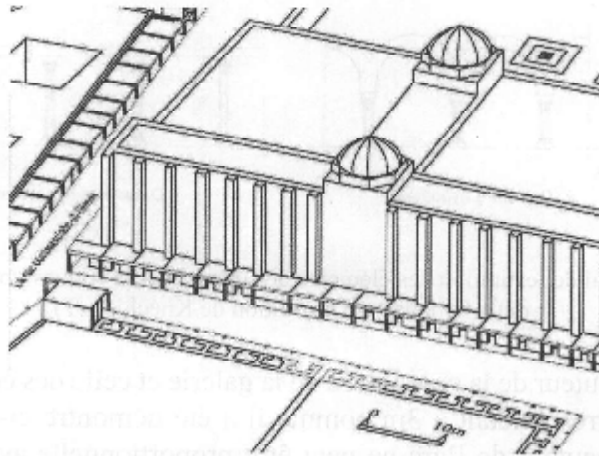


Fig.6 : Essai de restitution des échoppes et de la rue à portiques au sud-est de la Grande Mosquée au IX^e siècle (restitution de Khechine .T).

[1] Voir article Gragueb Chatti et Khechine, « Nouvelles données sur la topographie, l'urbanisme et l'architecture aux alentours de la Grande Mosquée des origines jusqu'à l'époque hafside : essai de restitution à partir des données archéologiques » dans Actes du sixième colloque international du département d'archéologie 14-15-16 Avril 2016 (Campagnes et archéologie rurale au Maghreb et en Méditerranée). (Sous presse).

[2] Mahfoudh 2003, p.79.

Deuxième phase d'occupation (fig.1,2).

Cette phase pourrait s'étaler entre le X^e siècle et la première moitié du XI^e siècle. Elle se manifeste par la surélévation du terrain de 1,18m pour aménager un sol en briques dont ne persiste que S1 et S2 (fig. 2) se déployant au sud-est du mur M1 et qui semble être resté fonctionnel au cours des trois phases de construction. Deux bases de colonne espacées de 2,13m, se trouvant tout près de la berme sud-ouest, au même niveau que celui de S1 et S2.

Ceci nous incite à supposer que l'espace délimité par le mur M1 et l'alignement des deux bases de colonne constituait respectivement la limite nord-ouest et sud-ouest d'une cour délimitée probablement par deux galeries, l'une située du côté sud-ouest et la seconde de la partie nord-est. Au cours d'une seconde intervention la cour, sur laquelle donnent les galeries, est affectée à d'autres espaces composant probablement deux complexes différents qui seraient selon toute vraisemblance des demeures.

Troisième phase d'occupation (époque hafside).

Cette phase, datant de l'époque hafside, se marque par la construction de silos où on distingue deux unités. Le plus grand silo est de 5m de diamètre, se trouve au nord du terrain fouillé (fig.1, 2). Au cours de sa construction des structures plus anciennes sont démolies, puisque on constate que la paroi du silo épouse le contour d'un mur en briques (M2) en laissant un joint de séparation entre les deux structures, ce qui prouve que le silo est postérieur au mur M2 (fig.7).

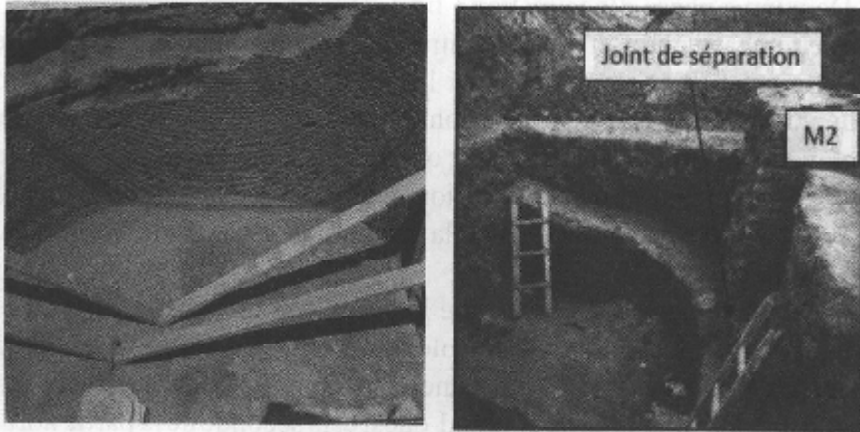


Fig.7 : Structures du grand silo : parois, fond et jonction avec des structures.



Fig.8 : Structures du petit silo.

Le second silo a un diamètre de 1,14m. Nous relevons qu'au cours de l'aménagement de sa paroi une partie du mur de tête de l'un des échoppes était démolie témoignant que ce silo est postérieur à cette boutique (fig.2, 8). La présence de ces silos dans ce terrain est mentionnée par Ibn Nājī^[1] qui indique qu'ils étaient creusés de son vivant c'est-à-dire au cours de l'époque hafside.

[1] Ibn Nājī, TI, p.301.

Les six ou sept siècles d'occupation qu'avait connu, le terrain dit « Dār al-Imāra » a révélé des vestiges étalés chronologiquement entre le IX^e et le XIV^e siècle : des échoppes, des demeures privées, des silos à grain. Dans l'état actuel des recherches, nous ne sommes pas en mesure de parler de « maison de gouverneur » (Dār al-Imāra).

2-2 Matériaux et techniques de construction :

Remarquons que ces deux points ont été traités d'après un examen minutieux et méticuleux des anciennes photos conservées dans les archives de la fouille et aussi par une connaissance acquise des matériaux et techniques de construction grâce aux fouilles que nous avons eu l'occasion de réaliser à l'intérieur de la Médina de Kairouan.

2-2-1 Les matériaux de construction.

La fouille a mis au jour une variété de matériaux dont le choix de l'un aux dépens de l'autre est imposé par les propriétés physiques et mécaniques.

Au cours de l'époque aglabide et fatimido-ziride, l'adobe a été utilisé pour élever des structures dans ce type de matériaux (fig.9), déjà attesté dans des niveaux relevant des mêmes périodes dans d'autres fouilles à l'intérieur de la Médina de Kairouan,



Fig.9 : L'adobe utilisé pour élever les murs datant du IX^e et du XI^e siècle.

La brique cuite est utilisée essentiellement pour aménager les pavements des espaces remontant au IX^e et au X^e-XI^e siècle. Son usage était en vogue à l'époque hafside, puisque elle constitue le matériau de base pour édifier les parois des structures cylindriques, tels que les silos et les puits, ainsi que les murs et les parois des canalisations.

La pierre dans ce site est rare, elle ne figure que sous forme de plaque de pierre de forme rectangulaire ayant une dimension de l'ordre de (0,50m x 0,30m x 0,10m). Son emploi se limite, dans notre cas, à la couverture des canalisations.

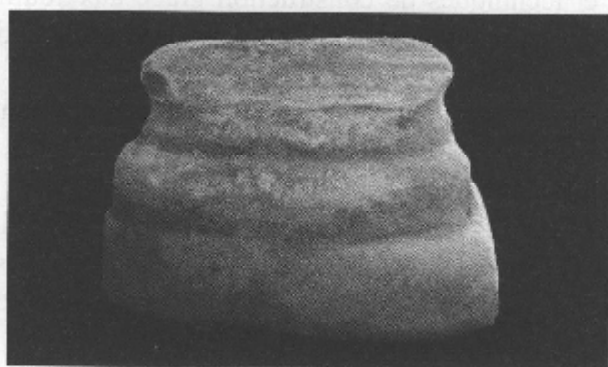


Fig.10 : Base de colonne attestée au fond du grand silo.

Le marbre est taillé en base de colonne, composée d'un socle carré (30x 30x5cm) surmonté d'une moulure en tore en retrait sur une moulure en scotie. Le diamètre à la base correspond à 28cm. Quant à celui du lit d'attente du fût de colonne, il est de 24cm (fig.10).

Le mortier attesté, est de type hydraulique composé d'un mélange de chaux, de sable et de cendre rappelant celui utilisé dans le tronçon du rempart élevé en 1052 reconnu près de la rive de l'Oued *Maleh*. En outre il figure sans cendre avec une teneur considérable de sable au niveau des murs en brique.

On distingue deux types de couches d'enduit : Le premier type est une couche fine constituée essentiellement d'un mélange de sable et de chaux avec une teneur importante de chaux pour améliorer l'étanchéité au niveau des structures en brique cuite. Le second type d'enduit est composé de deux couches superposées de 4 cm d'épaisseur. La première

couche est grossière où la teneur en sable est plus importante afin de se rapprocher de la composition des adobes pour faciliter l'adhésion de la couche d'enduit à son support. La deuxième couche, qui est riche en chaux, assure la protection du mur contre l'agression de l'eau (fig.9).

2-2-2 Les techniques de construction.

La technique de construction des fondations nous est inconnue puisque la fouille archéologique n'a pas mis au jour une coupe permettant de déceler cette structure.

Les murs en terre sont élevés avec de l'adobe et disposés en assises horizontales avec intercalation des joints sur une épaisse couche de mortier hydraulique et recevant deux couches d'enduit superposées (fig.9).

Les murs en brique sont bâtis avec de la brique cuite disposée en assises horizontales avec intercalation des joints où elles sont adhérentes avec une couche de mortier riche en sable. Au niveau des angles la brique est placée en besace pour renforcer l'encoignure des ouvertures. Les parois des structures cylindriques silos et puits sont construites avec de la brique cuite posée en boutisse avec intercalation des joints en suivant une disposition rayonnante. Dans certains cas la brique change de disposition dans sa partie supérieure en demi-chevron par endroit, et qui pourrait être interprétée comme un travail de consolidation pour gagner de la matière.

On distingue deux types de sols : le sol en briques cuites posées directement sur la terre vierge ou sur une légère couche de mortier utilisée comme lit de pose et qui est constitué d'un mélange de chaux et de sable. La disposition de la brique est toujours régulière en suivant l'orientation des murs.

3-1 La céramique de Dār al-Imāra

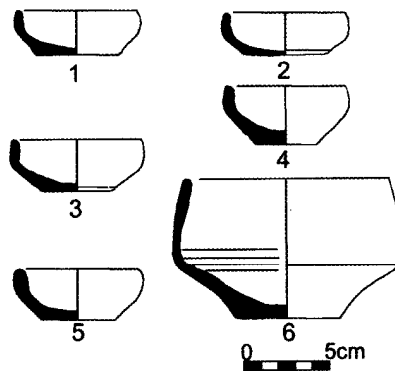
Le mobilier qui va être exposé ici est exceptionnel à plus d'un titre. Il représente le matériel trouvé dans l'endroit considéré, jusqu'ici, comme le premier site islamique en Ifrīqiya, soulevant de vives discussions sur sa valeur scientifique^[1]. De surcroît, il s'agit d'un endroit qui a livré un matériel riche et varié allant, du IX^e siècle jusqu'à l'époque contemporaine. Un matériel qui par un heureux hasard, nous l'avons trouvé entreposé dans l'une des réserves de l'INP à Kairouan. Les

[1] Daoulatli 1994, p.83.

caisses prises en compte pour étude, sont seulement celles qui portent des indications sur l'endroit fouillé et quelques notes sur la profondeur. Remarquons que le matériel de ces caisses se présente parfois dans un état confus et anarchique où on trouve des tessons pêle-mêle sans rapports chronologiques. Dans ces conditions, nous avons estimé qu'une étude quantitative bien rigoureuse s'avère sans résultat probant. Cependant, un comptage du matériel sélectionné pour étude a été effectué. Ainsi, quelques pourcentages sont présentés juste à titre indicatif.

L'étude de l'ensemble sélectionné de la céramique de Dār al-Imāra porte sur 2500 tessons. Le nombre de tessons identifiables est de 739, soit 29, 56 % du total. En effet, compte tenu de l'absence d'indication chronologique livrée par le terrain, ce matériel ne peut être daté que sur la base des classifications mises en place à partir des céramiques trouvées sur d'autres sites, en particulier celles de Raqqāda, de Sabra al-Mansouriyya, et le grand Tunis, notamment pour les périodes aghlabide, fatimido-ziride et hafside.

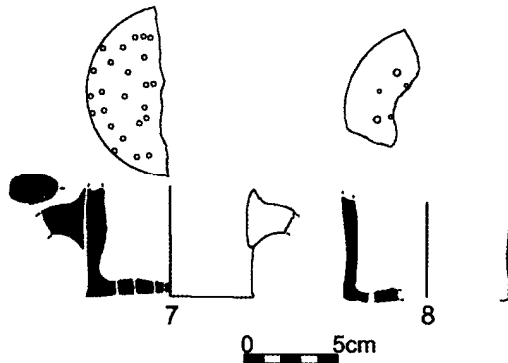
Pour établir notre chrono-typologie, deux critères ont été retenus :- les formes et les traitements de surface. Par ailleurs, à partir de tessons « marqueurs », c'est-à-dire identifiés avec sûreté, nous avons pu distinguer cinq grandes séquences chronologiques et calculer les volumes par période : la période Aghlabide, Fatimido-Ziride, Almohade et Hafside, Qallaline et céramique d'importation, et enfin la céramique contemporaine de production locale.



Figs.1-6.

Céramique Aghlabide :

Sur la céramique de cette période, se déployant entre le dernier quart du IX^e et les premières décennies du X^e siècle, nous nous sommes référés aux productions du site de Raqqāda, un site de référence pour la céramique de cette époque. Les collections de Dār al-Imāra, recèlent 57 NMI (soit 8% de l'ensemble de la collection), caractéristiques des types de vases déjà identifiés dans les céramiques de Raqqāda.



Figs.7-8.

Au sein de la catégorie de céramique en pâte calcaire sans revêtement, le service de table présente une série de petits bols de corps hémisphérique et à lèvre arrondie simple^[1] (fig. 1, 2, 3, 4, 5), ainsi que des coupelles carénées profondes^[2] (fig. 6).

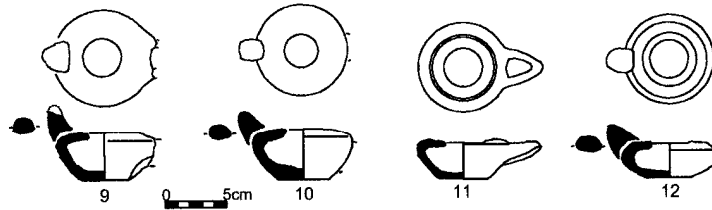
Dans la catégorie des vases fermés, n'ont pu être identifiées que des fragments de cruches à filtre, de grande contenance^[3], (fig. 7, 8). A été attestée également dans la céramique sans revêtement une série de lampes (fig. 9, 10, 11, 12) qui s'assimilent aux lampes du site de Raqqāda du type (R.C.O1.D)^[4] dont la morphologie générale est inspirée de l'antiquité, types bien caractéristiques des premiers siècles de l'Islam.

[1] Il s'agit du type (R.C.B2.I), identifié sur le site de Raqqāda, voir Gragueb Chatti 2006, p. 38- 39, fig. 6 n° R701/18- R699/19- R700/20- R721/21.

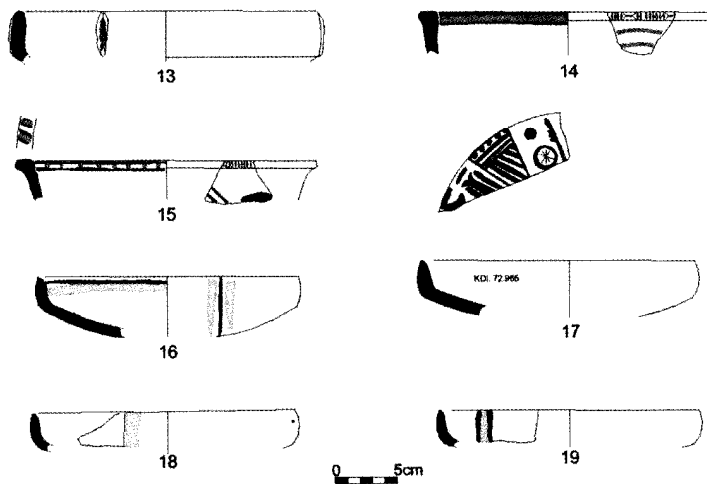
[2] *Id.*, Type de Raqqāda (R.C.A1.III), p.35, fig.4.

[3] Ces fragments rappellent dans une large mesure les cruches à filtre de Raqqāda, *Id.*, p. 57, fig. 22.

[4] *Id.*, p.76, fig. 42



Figs.9-12.



Figs.13-19.

Tout comme la céramique sans revêtement (qui présente de fortes affinités avec les produits du site de Raqqāda) la céramique glaçurée mise en évidence dans les fouilles du chantier de Dār al-Imāra évoque, par sa forme, sa facture et son ornementation les productions glaçurées de Raqqāda, datées entre le IX^e et le X^e siècle. La vaisselle de table est assez fréquemment recensée. L'essentiel du répertoire des formes ouvertes réside dans des coupes et coupelles, couvertes d'une glaçure de couleur jaune moutarde, qui s'allie au vert de cuivre et le brun de manganèse destiné principalement à cerner les contours. Ces formes se présentent en trois types :

- Des coupes à paroi cylindrique courte, carénée avec des boudins longitudinaux collés sur la paroi supérieure^[1] (fig. 13).

- Le deuxième type de coupe est caractéristique de l'époque aghlabide, se distinguant par une paroi supérieure droite carénée, et un bord dentelé (fig. 14, 15)^[2].

- Les coupes peu profondes et à pseudo carène^[3] représentant le troisième type sont les plus fréquentes. (fig. 16, 17, 18, 19).

D'autres coupes avec un traitement de surface en glaçure blanche écaillée, semblent coexister avec les coupes à glaçure jaune, cependant avec des profils différents. Elles ont des formes tronconiques évasées (fig. 20)^[4] avec des marbrures jaunes, vertes et brunes appliquées sur la surface interne, ou bien peu profondes et à marli large^[5] (fig. 21, 22). Ces formes récurrentes sur plusieurs sites maghrébins, tirent leur origine d'Orient. Elles se situent par, leur morphologie, le traitement de surface et le décor, autour du IX^e et du X^e siècle.

Ont été attestés également des fragments de jattes dont la morphologie, la couleur et le décor sont typiques des céramiques aghlabides de Raqqāda, datés du IX^e et le début du X^e siècle. Le premier fragment présente une forme cylindrique, couverte d'une glaçure de couleur jaune verdâtre. Sur le col est tracé en brun un treillis dont les cases sont remplies grossièrement par une tache verte (fig. 23). Le deuxième fragment, est aussi de forme cylindrique à marli horizontal assez épais, sur le marli sont tracées en brun des demi-lunes remplies en vert (fig. 24).

A été reconnue aussi une tasse à anse verticale couverte d'une glaçure jaune, composée d'un corps supérieur cylindrique resserré au milieu du profil, séparé d'une panse tronconique à l'aide d'une carène anguleuse

[1] Une telle forme s'identifie à la variante (R.G.A1.I.a) des coupes glaçurées de Raqqāda, *Id.*, p.236, fig.50, n°R 2041/654.

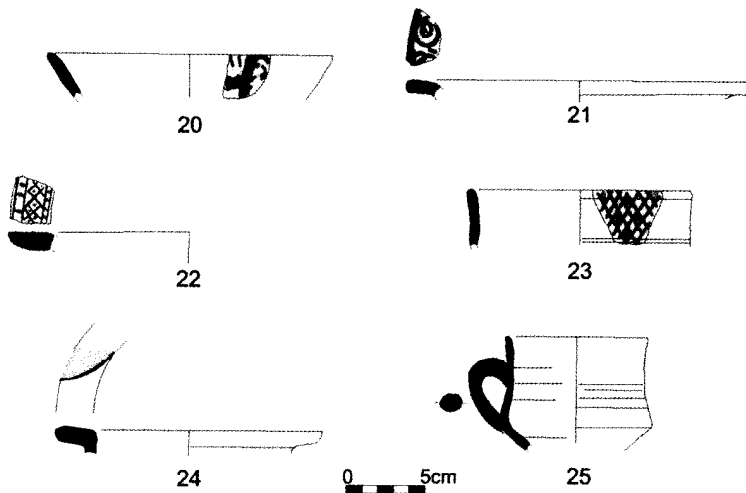
[2] S'assimilant au type de Raqqāda (R.G.J.A1.II), *Id.*, p.237, fig.54-55.

[3] *Id.*, Voir type (R.G.J.A2.I) du classement typologique des coupes glaçurées du site de Raqqāda, p. 239, fig.56-62.

[4] Ces coupes s'identifient au type (R.G.B.A4.I), *Id.*, p. 256, fig. 74-76.

[5] Ces coupes s'apparentent au type de Raqqāda (R.G.B.A5.I), *Id.*, p.256, fig. 77 n°R2031/775.

(fig. 25). Sa morphologie s'identifie au type de tasse (R.G.J.D1.I)^[1], attesté à Raqqāda.



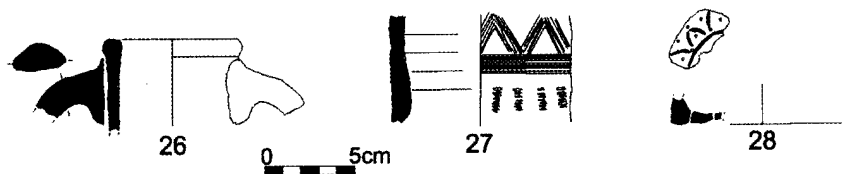
Figs.20-25.

Céramique Fatimido-Ziride :

Le matériel se rattachant à cette période constitue 26% de l'ensemble de la collection.

Il présente les caractéristiques morphologiques, techniques et stylistiques, des sites de l'Ifrīqiya ayant connu une occupation fatimido-ziride, et qui sont considérés comme des jalons de notre connaissance du vaisselier de cette époque, tels : Carthage, Oudhna et notamment les sites de référence Sabra al-Mansouriyya et Qasr al-‘Āliya. Les études menées sur ces deux derniers sites permettent de disposer d'un outil de datation fiable pour établir une chronologie des céramiques de l'époque fatimido-ziride.

[1] *Id.*, p. 268, fig. n° 85 n°R N°1/808.



Figs.26-28

La céramique produite en argile calcaire sans revêtement, est minoritaire par rapport à la céramique glaçurée, elle ne représente que 35 NMI, illustrée essentiellement, par des vases à liquides et des luminaires. Les fragments de col de jarres identifiés sont de forme cylindrique et à bord aplati (fig. 26) classés sous le type Sabra 3^[1]. Le col porte souvent un décor d'ondes et de bandes peignées (fig. 27). Forme reconnue dans les céramiques de Sabra al-Mansouriyya, dans des séquences stratigraphiques datées, d'après le mobilier associé, entre la seconde moitié du X^e et le premier quart du siècle suivant^[2]. La présence de ce type de conteneur est signalée également à Bir Ftouha (Carthage) dans un contexte daté de la fin du X^e et du premier quart du XI^e siècle^[3]. Ont été identifiés également des fragments de jarres à filtre à décor floral ajouré et incisé (fig. 28). Des vases semblables ont été trouvés à Sabra al-Mansouriyya^[4], datés du XI^e- XII^e siècle et à Carthage, aussi bien en céramique commune qu'en céramique glaçurée^[5].

Les lampes se présentent sous divers types :

[1] Gragueb et *al.* 201, p. 202, fig.4.

[2] Gragueb Chatti, Treglia, à paraître.

[3] Rossitier, Reynolds, Mackinnon 2012, p.258, fig. 91-92.

[4] Gragueb Chatti 2006, p. 446, fig. 120, 121, n° Sbr 278/404, Sbr 857/408, Sbr 872/409.

[5] Vitelli 1981, p. 105- 106.

Des lampes à réservoir cylindrique caréné sans col-entonnoir (fig. 29), abondantes en Ifrīqiya sur plusieurs sites^[1], ainsi qu'en Egypte sur le site de Fustāt^[2] dans des contextes remontant aux X^e-XI^e siècle.

Un deuxième type de lampes se distingue par son réservoir tronconique sans col-entonnoir, (fig. 30, 31), daté à Sabra al-Mansouriyya^[3] et en Sicile^[4] aux alentours du X^e- XI^e siècle.

Un troisième type de lampe est le plus représenté (26 exemplaires), il est doté d'un réservoir cylindrique et à col-entonnoir bas (fig.32, 33, 34, 35). Sa typologie renvoie à des exemplaires du XI^e-XII^e siècle, localisé sur le site de Sabra al-Mansouriyya type (Sbr.C.Q2.III)^[5].

Un quatrième type qui correspond aux lampes à réservoir cylindrique caréné, surmonté d'un col entonnoir assez haut et à paroi évasée (fig. 36). Ce type est très largement représenté à Carthage^[6] et à Oudhna^[7] daté du XI^e- XII^e siècle.

Enfin, le dernier type est illustré par une lampe à réservoir hémisphérique et à col -entonnoir bas (fig. 37) il constitue, visiblement, une forme évolutive vers les lampes à réservoir hémisphérique surmonté d'un haut entonnoir tronconique, très en vogue sur plusieurs sites en Ifrīqiya à partir de la deuxième moitié du XI^e siècle^[8].

[1] Elles s'identifient au type de Sabra al-Mansouriyya (Sbr.C.Q2.II), Ggragueb Chatti 2006, p. 475, fig.148.

[2] Kubiak 1970 , p.6, type B.

[3] Il s'agit du type de Sabra (Sbr.C.Q1.I), Id., p. 472- 473, fig. 147 n° Sbr 943/579- Sbr 944/580- Sbr 973/582- D 993/583- Sbr 936/584.

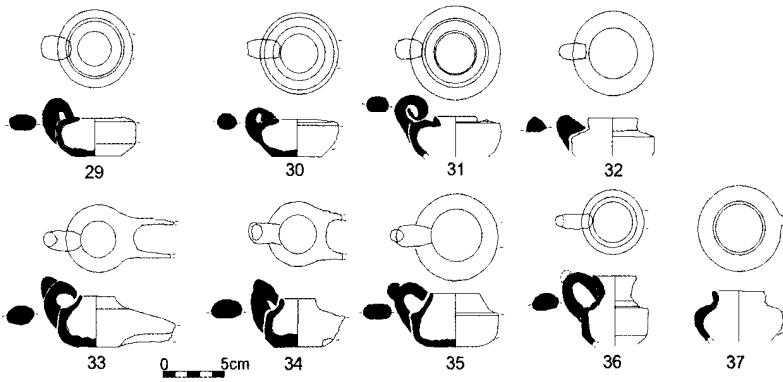
[4] Maccari-Poisson 1984, p. 357, pl. 53.e, Molinari 1997, p. 380, fig. 8 e.

[5] Gragueb Chatti 2006, p.475-476, fig. 149, n° Sbr 932/ 602- Sbr 941/ 603- Sbr 926/604.

[6] Vitelli 1981, p. 124, fig.59, 1.875.

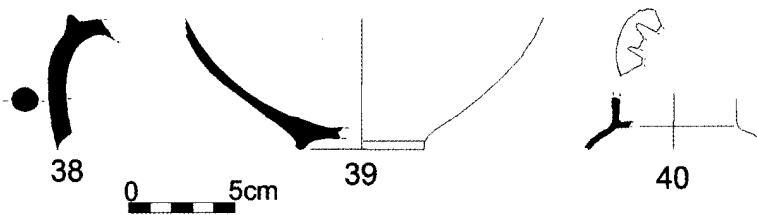
[7] Gragueb Chatti 2004, p.254, pl. IV. 2.

[8] Gragueb Chatti 2006, p. 730- 731, fig. 209 n°D97/1211.



Figs.29-37.

La production de céramique en pâte claire à paroi fine, du type *egg-shell* est matérialisée par la présence d'un lot de fragments appartenant à des cruches à filtre (fig. 38, 39, 40), bien que nous n'ayons pas de trace de filtre sur certains tessons, il est fort probable qu'il s'agit de col tronconique de gargoulettes semblables à celles trouvées à Sabra al-Mansouriyya. Sur ce site, cette catégorie de céramique semble circuler à partir de la fin du X^e siècle et le premier quart du XI^e siècle, où elle a été attestée en abondance dans des phases d'occupation se rattachant à cette fourchette chronologique^[1].



Figs.38-40

[1] Gragueb Chatti, Treglia, à paraître.

La céramique glaçurée :

La céramique glaçurée est nettement plus abondante que la céramique sans revêtement, toutefois elle n'est dominée que par des coupes, souvent couvertes d'une glaçure blanche sèche au toucher. Nous avons ici plusieurs types :

Type I :

Il est présenté par un type de coupe qui se rencontre régulièrement dans des contextes archéologiques qui se situent entre la fin du X^e et la première moitié du XI^e, trouvé en contexte de fouille à Sabra al-Mansouriyya^[1] et à al-'Āliya^[2]. Il s'agit de coupe à paroi supérieure cylindrique suivie d'une carène anguleuse située au tiers du profil. Bord peu épaissi à l'extérieur à section ovale (fig. 41).

Type II :

Des coupes couvertes d'une glaçure blanche, à paroi supérieure cylindrique très courte, pourvue d'une carène proéminente et un bord peu épaissi à l'extérieur, elles présentent le deuxième type (fig. 42.) s'accordant avec des coupes déjà identifiées à Sabra al-Mansouriyya (Sbr.G.A2.II)^[3], datées du X^e- XI^e siècles à Bir Ftouha (Carthage)^[4].

Type III:

Dans ce type, les coupes ont une forme tronconique, suivie d'une carène. La lèvre est amincie simple (fig. 43). Ces coupes ont été datées de la fin du X^e et de la première moitié du XI^e siècle. Nombreuses sont sur le site de Sabra al-Mansouriyya mises au jour dans le remplissage d'une citerne, associé à un lot de verres daté par Danielle Foy entre la seconde moitié du X^e et la première moitié du XI^e siècle^[5]. Des exemplaires de Carthage (site de Bir Ftouha)^[6] et de al-'Āliya^[7], près de Mahdiya sont datés respectivement du X^e-XI^e et de la deuxième moitié du X^e-première du XI^e siècle.

[1] *Id.*

[2] Bahri 2004, p. 62, catalogue A- Forme I- 8, 11, 12, catalogue B- Forme II 1- 3.

[3] Gragueb Chatti 2006, p.702, fig. 167-170.

[4] Kalinowski, Stevens and Walth 2005, p. 504-505, fig. 3-5.

[5] Gragueb Chatti, Treglia , à paraître.

[6] Kalinowski, Stevens, Walth 2005 , 505-506, fig. 11-12.

[7] Bahri 2004, catalogue E-forme V-6, 7, 9.

Type IV:

Illustré par des coupelles peu profondes de forme hémisphérique à paroi arrondie basse (fig. 44). Leur bord est arrondi simple souligné en bas par une rainure. Leurs deux surfaces sont couvertes d'une glaçure de couleur verte altérée. Type attesté à Sabra al- Mansouriyya (A4 : coupe peu profonde et à carène arrondie)^[1] daté de la seconde moitié du XI^e et le premier quart du XII^e siècle^[2]. Des coupes semblables ont été recueillies également sur les sites d'Oudhna^[3] et de Carthage^[4] datées du XI^e- XII^e siècle. En Libye, des formes identiques ont été trouvées sur le site d'Ajdabiyah^[5] dans un contexte qui daterait du XI^e- début XII^e siècle.

Type V:

Il présente les coupes hémisphériques, à bord épaissi à l'extérieur, souligné dans certains cas par une large rainure. Elles sont monochromes couvertes d'une glaçure vert foncé (fig. 45, 46) ou bien à décor vert et brun sur un fond jaune paille (fig. 47). Des parallèles à ce type sont très présentes dans le mobilier d'Oudhna^[6] et de Carthage^[7] datées du XI^e et du XII^e siècle. La forme est bien connue dans les *bacini* pisans, datés de la seconde moitié du XI^e jusqu'au premier quart du XII^e siècle^[8]. Ce type est également identifié dans les fouilles palermitaines datées du XII^e siècle^[9].

Type VI:

C'est le type, le plus représenté, il regroupe des coupes à paroi supérieure évasée, séparée généralement de la panse par une légère carène. Elles se distinguent par un bord épaissi à l'extérieur. (fig. 48, 49, 50).

[1] Gragueb Chatti 2006, p. 703- 704, fig. 171 n° Sbr 577/914- Sbr 618/915- Sbr 649/916.

[2] Gragueb, Treglia, à paraître.

[3] Gragueb Chatti 2004, p. 248, pl. I, 7.

[4] Vitelli 1981, p. 70- 71, fig. 18, sous-type 2.2-2.3-2.4.

[5] Riley 1982, p. 91, fig. 4 n°24.

[6] Gragueb Chatti 2004, 247, Pl. I, 11.

[7] Vitelli 1981, 72-73, fig. 20, sous-type 4.1.

[8] Berti, Tongiorgi 198 , 180, fig. 66 .

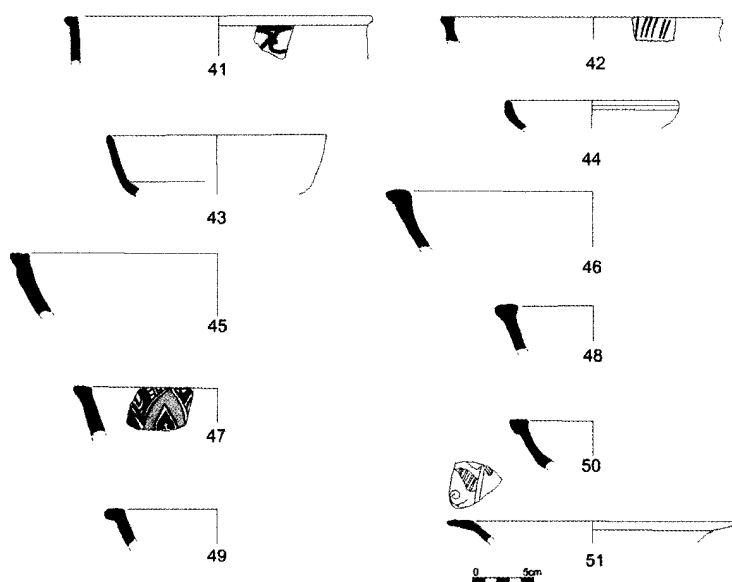
[9] Arcifa, Lesnes 1997, 409, fig. 19-20.

Ces coupes trouvent une comparaison, pour la fin du XII^e et début XIII^e siècle, sur les sites d'Oudhna^[1] et de Carthage^[2].

Type VII :

Ce type est illustré par une coupe, de forme tronconique, et à marli horizontal. Ses deux surfaces sont couvertes d'une glaçure de couleur turquoise. Le marli est délimité à l'intérieur par une ligne brune, sur ce marli est dessinée une feuille lancéolée hachurée, accostée probablement de part et d'autre par un motif en volutes (fig. 51).

Une coupe semblable ayant la même morphologie et un revêtement de couleur turquoise avec un décor brun, est attestée en tant que *bacini* sur la façade de l'église de *S. Silvestro* à Pise daté du premier quart du XII^e siècle^[3].



Figs.41-51

[1] Gragueb Chatti 2004, p. 284, Pl. I, 4.

[2] Vitelli 1981, 76-77, type 5, fig. 22, 1.56, 1.367, 1.527.

[3] Berti, Gelichi 1995, Le vert et le brun, p.152- 153, n°111.

Outre les coupes, le répertoire des céramiques glaçurées d'époque fatimido-ziride comprend aussi, des fragments de jarres (fig.52, 53), qui s'assimilent au type 3 des jarres sans revêtement de sabra al-Mansouriyya, datées entre la seconde moitié du X^e et le milieu du suivant^[1]. Cette association est également caractérisée par la présence de jattes à décor peint (fig.54^[2], fig. 55^[3]) trouvant des répondants dans la céramique datant des XI^e-XII^e siècle de Sabra al-Mansouriyya et du site d'Oudhna. A signaler encore deux jattes qui se distinguent par leur forme hémisphérique et un bord épaissi, l'une porte un décor excisé à base de triangle et un deuxième exemplaire paré d'un décor exécuté à la roulette montrant des chevrons emboîtés en forme d'épi. La morphologie de ces deux vases rappelle des pièces semblables signalées à Carthage^[4] et à Oudhna^[5], datées de la seconde moitié du XI^e jusqu'au premier quart du XII^e siècle.

Enfin, trois fragments de pots complètent cette association (fig. 56, 57, 58) ayant des parallèles dans une série de pièces similaires trouvées à Oudhna datant à partir de la deuxième moitié du XI^e et du début du XII^e siècle^[6].

[1] Gragueb, Treglia et al. 2011, p.202, fig. 4.

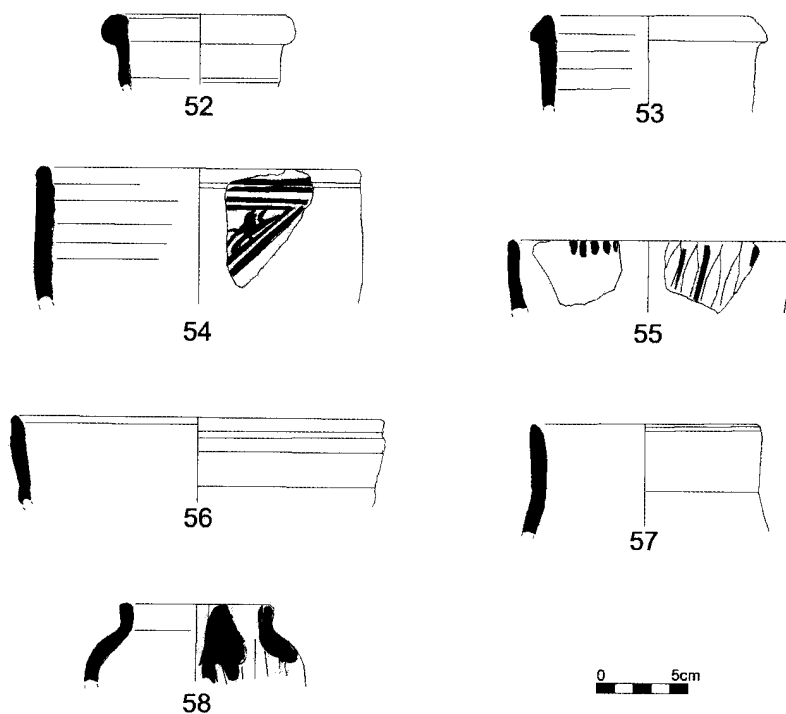
[2] Pour cette pièce, son traitement de surface, ainsi que son décor, rappellent les productions d'Oudhna datant de la deuxième moitié du XI^e et le XII^e siècle.

[3] Cette dernière jatte porte un décor qui est déjà attesté à Sabra sur des pots, voir Gragueb Chatti 2006, fig.205 n° 3/1162.

[4] Vitelli 1981, 72-73, fig. 20, sous-type 4.1, 76, fig. 22.

[5] Gragueb Chatti 2004, 247, pl. I, 11.

[6] *Id.*, p.253, PLII. 711.

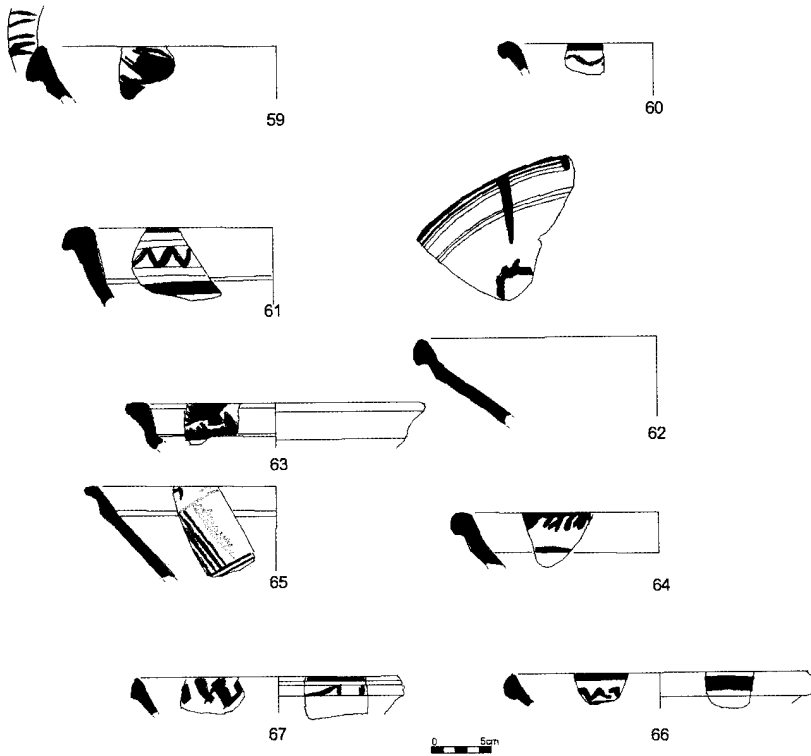


Figs.52-57

Céramique almohade (fin XIIe, début XIII):

La découverte des pièces tunisoises par A. Daoulatli, trouvées au cimetière almohade d'al-Gorġāni ; ainsi qu'au mausolée khurasanide à Tunis, et sur le site de Carthage dans des niveaux tardifs, ont favorisé la perception de cette période du début du bas Moyen Âge en Ifrīqiya (fin XII^e, début XIII^e)^[1]. Il s'agit essentiellement de coupes peintes en vert pistache très léger avec une composition simple sans fioriture.

[1] Daoulatli 1994, p. 106.



Figs.59-66

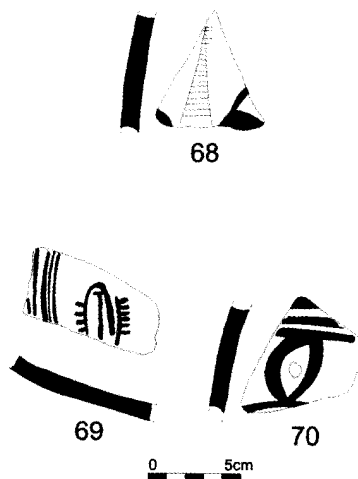
Dans la céramique recueillie sur le site dit Dār al-Imāra, a été identifiée une série de plats de grandes dimensions, profondes. Les parois sont évasées avec un profil très tendu présentant souvent une inflexion près du bord. Ce dernier est épaissi à l'extérieur de forme ovale ou triangulaire, il est aussi saillant et pendant sur certains exemplaires (fig. 59, 60, 61). Ces coupes sont couvertes d'une glaçure de bonne qualité, de couleur vert claire, ou jaune verdâtre à ton claire. A Carthage des coupes reconnues sous le sous-type 7.4^[1] sont morphologiquement assez proches des pièces de Dār al-Imāra. Elles sont découvertes aussi à Mahdiya en plusieurs variantes (7.1-7.2)^[2] datant de la fin XI^e- XII^e

[1] Vitelli 1981, p. 84-85, fig. 27n° 1.812.

[2] Louhichi 2011, p. 235, fig.6 - p.244, fig.7, p.245.

siècle. Des exemplaires semblables sont attestés également dans les fouilles du Tunnel de la Major à Marseille^[1] dans un contexte du XII^e -XIII^e siècle, identifiés comme étant des céramiques arabo-andalouses d'origine siculo - maghrébine.

La composition décorative de ces coupes, est simple et aérée, peu dense, sans grand souci de meubler le vide. Une bande brune ou des traits parallèles marquent fréquemment la panse et la lèvre interne. Le fond de plusieurs plats est orné par de coulures en vert et brun ou bien en jaune (fig. 62, 63, 64). La surface interne pourrait aussi être traversée par des traits verticaux parallèles séparés par une bande verte (fig. 65). Sur un nombre de coupes est tracé sur la paroi supérieure un décor en dents de scie (fig.61, 66, 67) ou bien des méandres imbriqués (fig. 60).



Figs.68-70

Sont associés à cette série de bords de coupes, trois fragments de panse de couleur vert claire, sur le premier tesson est tracé vraisemblablement en brun un motif animalier meublé par des hachures (fig.68) Sur deux exemplaires, est dessiné en brun un œil stylisé (fig. 69, 70), accosté de part et d'autre de traits bruns parallèles.

[1] Parent 2013, p.92, fig.71.7, p.95.

Céramique hafside :

Les découvertes de la période hafside, sont prépondérantes, représentant 38% de l'ensemble de la collection, avec un répertoire constitué essentiellement d'une céramique couverte d'un émail stannifère de couleur blanche, tirant parfois sur le jaune et à décor bleu et brun ou seulement en brun. Cependant, dans de nombreux cas, les tessons sont de taille réduite ce qui ne facilite pas la lecture de l'ensemble du décor.

L'essentiel du répertoire des formes ouvertes est représenté par :

- Des coupes et coupelles hémisphériques à paroi évasée et profil bombé, d'allure oblique sur certains exemplaires. Ces pièces sont portées par un pied annulaire haut et dont le bord est pourvu d'une lèvre amincie simple parfois précédée par une rainure, délimitée, le plus souvent, par une bande brune (fig.71, 72, 73, 74, 75, 86, 87).

Les parallèles à cette forme sont nombreux, attestée à Carthage, correspondant à la forme 9.1^[1] et 9.2^[2] datée du XII^e-XIII^e siècle. Elles existent également à Mahdiya en plusieurs dimensions, correspondant à la forme 3^[3]. A la Kasbah de Tunis cette forme s'identifie au type 2.00, datant du XIII^e-XIV^e siècle^[4].

Morphologiquement, cette forme est fréquente aussi en Andalousie. A Paterna elle est datée de la seconde moitié du XIV^e siècle et la première moitié du XV^e siècle^[5].

- Des coupes de forme tronconique à paroi oblique, pourvues d'une lèvre aplatie, inclinée marquée par une inflexion développant une carène haute (fig. 76). Une forme qui est présente à Carthage correspondant à la forme 12.1, datée du XIV^e- XV^e siècle^[6]. Dans les céramiques de Mahdiya, il s'agit de la forme 7.3^[7], remontant d'après A. Louhichi à la fin du XI^e-XII^e siècle. D'autres parallèles s'observent

[1] Vitelli 1981, p. 86, fig. 29, p. 87.

[2] Vitelli 1981, p.87, p.88, fig.30.

[3] Louhichi 2011, p. 234, fig.3, p.241.

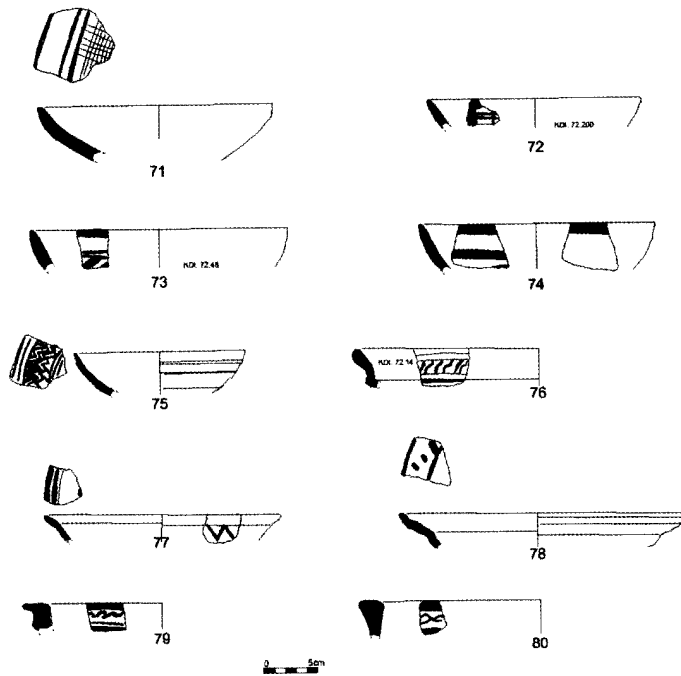
[4] Daoulatli 1994, 145-146.

[5] Mesquida García 2002, p.88-86, fig.44, p.80-51, fig.40.

[6] Vitelli 1981, p. 92- 93, fig. 25

[7] Louhichi 2011, p.235, fig.7

dans la céramique de la Kasbah^[1] de Tunis avec un décor bleu et brun, se conformant au type 4.00 et dont la chronologie s'inscrit entre le XIV^e jusqu'au XV^e siècle^[2]. Cette forme de coupe trouve des comparaisons aussi pour la seconde moitié du XIV^e siècle et la première moitié du XV^e siècle à Paterne en Andalousie^[3].



Figs.71-80

Des coupes hémisphériques dont la lèvre peut être étirée jusqu'à former un marli souvent oblique (fig. 77, 78) s'affirmant avec la forme 9 de la céramique tardive du site de Mahdiya^[4]. Des parallèles significatifs

[1] Daoulatli 1994, p.114

[2] Lohichi 2010, p.136, 142-145.

[3] Mesquida García 2002, p.74, fig.36.

[4] Louhichi 2011, p.235, fig.9, p.246.

sont attestés à Paterne en Andalousie^[1] datant de la seconde moitié du XIV^e siècle et la première moitié du XV^e siècle.

-Cuvettes à marli plat ou épaissi (fig. 79, 80) ; elles existent dans la céramique hafside de Monastir^[2] datant du XIII^e-XIV^e siècle. Des pièces comparables sont mentionnées en Andaloussi^[3], attribuées à la seconde moitié du XIV^e siècle et la première moitié du XV^e siècle.

Toutes ces coupes portent un décor riche et varié qui trouve des parallèles dans les collections de coupes de la Kasbah de Tunis, comme le décor de quadrillage serré brun organisé en registres concentriques (fig. 71), ou bien tracé en bleu et agrémenté de bandes brunes (fig. 72). Cette organisation du décor est typique du style hafside, attestée, d'après A. Louhichi^[4] « dans les productions du XIV^e aussi bien orientales qu'occidentales à l'instar de Damas et de Paterne (Valence) ».

Le décor foisonnant et couvrant tout le champ décoratif, est caractéristique du répertoire décoratif hafside. Un type d'ornement qui est en usage sur des coupes de la Kasbah de Tunis vers le XV^e et le XVI^e siècle^[5]. Dans les collections de Dār al-Imāra, ce type de décor est perceptible sur un nombre de fragments de coupe sous forme d'arabesque, (fig. 81,82, 83) ou des rinceaux incurvés entrelacés, couvrant tout le champ décoratif (fig. 84). Ces rinceaux peuvent s'enrouler et se terminer par une rosace dont les pétales sont composés de trèfles (fig. 85).

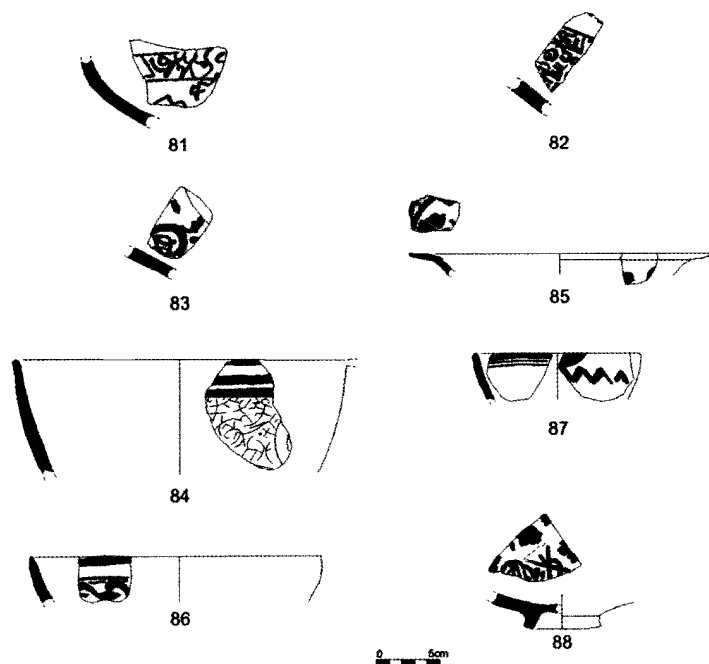
[1] Mesquida García 2002 , p.115, fig.59, p119, fig.61.

[2] Louhichi 2002, p. 85, fig.3.

[3] Mesquida García 2002, p.104-105.

[4] Louhichi 2010, p.136-137.

[5] Louhichi 2010, p. 143 n°128-p. 145.

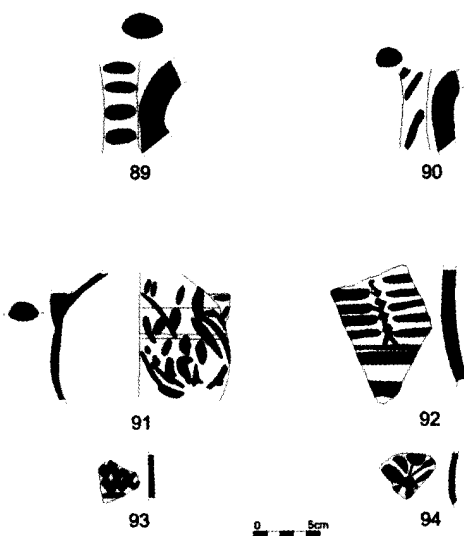


Figs.81-88.

Sont relevées aussi sur ces coupes d'autres compositions géométriques à base de méandres qui se présentent sous différentes illustrations : elles sont simples (fig.79) ou fractionnées (fig. 76). Sur d'autres exemplaires ; elles sont emboîtées (fig. 86) ou imbriquées (fig. 80).

Des lignes brisées simples (fig. 87), ou bien parfois superposées (fig.75) pourront circonscrire la paroi supérieure de certaines coupes. L'étoile à six branches et à surface hachurée, associée à des motifs qui rappellent la main de Fatma, (fig.88) est présente sur le fond d'un nombre de coupes, qui s'insèrent dans la pure tradition hafside. Un décor semblable est présent sur des coupes à lustre métallique découvertes dans les ateliers de Paterna datant du XIV^e-première moitié du XV^e siècle^[1].

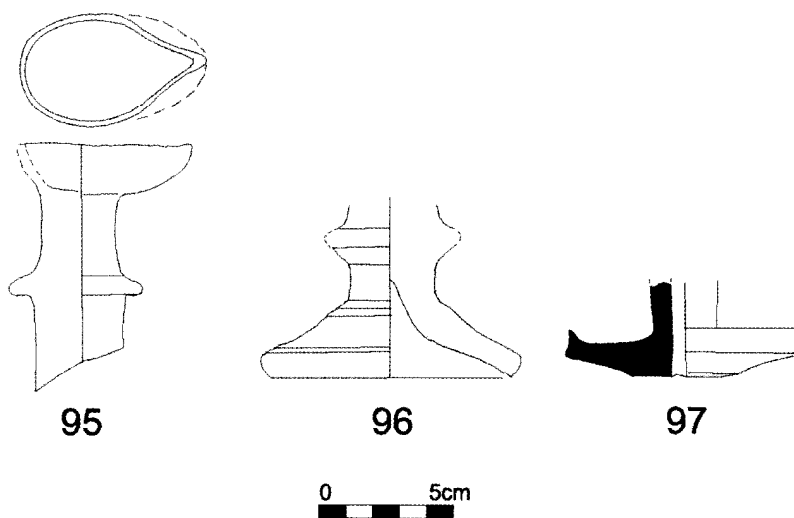
[1] Mesquida García 2001, p.74 n°88.



Figs.89-94

Quelques fragments de vases fermés viennent compléter le répertoire de la céramique hafside. Cependant, les tessons sont de taille qu'il ne permet pas une lecture de la forme ou bien une interprétation du décor. En effet, ont été identifiées deux anses massives appartenant à de grandes jarres, couvertes d'une glaçure blanche et à rayures bleues (fig.89) ou brunes (fig.90). On note aussi la présence de fragments de panse de grandes jarres, portant sur l'une un décor en bleu à base de feuilles et des folioles attachées à des rameaux, entremêlées (fig.91). Un décor à caractère géométrique est à relever sur d'autres fragments, présentant sur l'un des petites bandes parallèles horizontales (fig. 92) et sur un autre des croisillons (fig. 93).

La technique de la *cuerda secca*, attestée sur la céramique d'époque hafside, parvenue en Ifrīqiya via les andalous, est représentée par un fragment de panse d'un vase fermé, couverte à l'intérieur et à l'extérieur d'une glaçure blanche. A l'extérieur est dessiné un motif floral en bleu (fig. 94).



Figs.95-97.

La céramique de la période hafside montre aussi un nombre très important de fragments de lampes couvertes d'émail blanc, et à décor bleu et brun sur certains fragments. Ces lampes reposent sur un pied cylindrique parcouru souvent par un (fig. 95) ou plusieurs moulures. Un réservoir en forme de coupelle ouverte à bord sinueux, avec un bec pincé qui surmonte ce pied. Ce dernier pourrait prendre appui sur une base conique, (fig. 96) ou sur un plateau large à collerette (fig. 97). Vitelli, signale la présence de ce type de luminaire à Carthage^[1] dans des niveaux tardifs (XIV^e-XV^e) siècle. En Andalousie, ce type de lampe apparaît dès le XIII^e siècle à Murcie^[2], à Malaga et à Paterne^[3].

[1] Vitelli 1981, p. 121- 122, fig.58.

[2] Navarro Palazon, Robles 1991, p. 54-55.

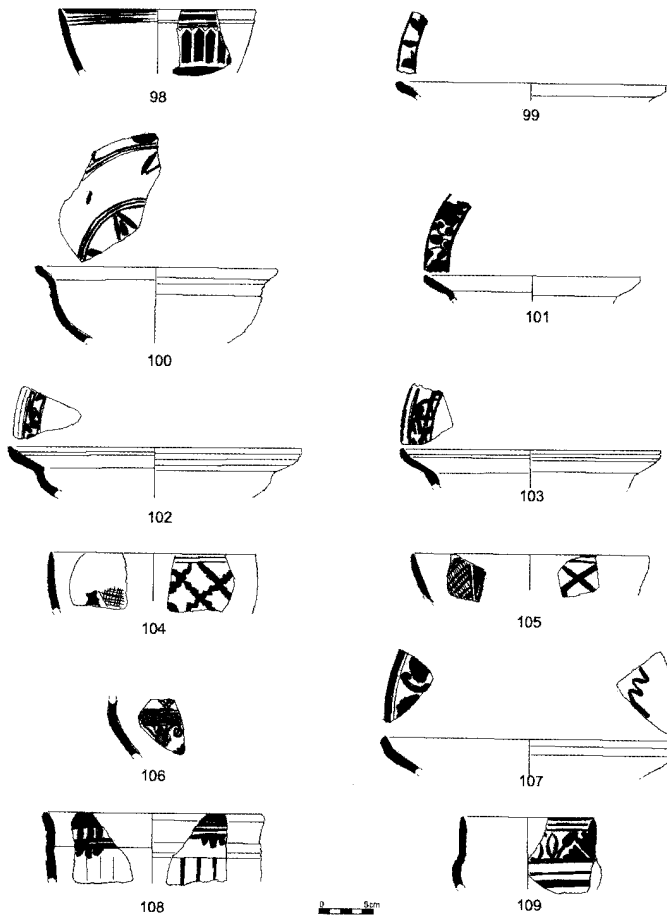
[3] Mesquida García 2002, p.107-111, p.223.

Les productions de l'époque moderne :

Il a été mis en évidence dans le matériel de Dār al-Imāra, une importante collection de céramique du type Qallaline, produite entre la fin du XVI^e et le XIX^e siècle, représentant 16 % de l'ensemble mobilier. Cette catégorie de céramique livre principalement de la vaisselle de table glaçurée constituée d'une large variété de coupes polychromes, ornées de motifs décoratifs en vert, jaune, brun et à dominante bleu sur fond blanc laiteux. Cependant, comme le reste du matériel, les tessons sont le plus souvent fragmentés et de petite taille pour permettre une vue d'ensemble du décor.

Ont été rencontrés des fragments de coupes hémisphériques à paroi arrondie, ou oblique et à lèvre arrondie simple souvent marquée, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, par des bandes superposées de couleur brune et bleu. Sur d'autres exemplaires la lèvre est ponctuée par une bande brune soulignée en bas par deux ou trois lignes bleues (fig. 98).

Ont été relevés aussi des fragments de coupes à marli incliné anguleux et à calotte hémisphérique. Sur le marli est tracé le plus souvent un décor floral stylisé, à base de petits fleurons et de palmettes (fig. 99, 100, 101, 102, 103) illustrant sur une coupe des œillets stylisés (fig. 101) ou des rameaux (fig. 102) parfois entrelacés (fig. 103).



Figs.98-109.

Le champ décoratif interne de ces fragments de coupes est animé, sur certains exemplaires, par un décor organisé en registres parallèles. Il est perceptible sur certains registres médians un décor en treillis à cases serrées (fig. 104, 105), ou des denticules, alternant en bleu, vert et orangé ; un motif fréquent sur d'autres types de récipients datés du XVIII^e siècle^[1] (fig. 98).

[1] Louhichi 2010, p.176.

Sur d'autres coupes, la surface interne est meublée par des motifs végétaux simplifiés, à base de feuilles fuselées (fig. 106), ou des œillets stylisés sur certains exemplaires (fig. 107) ; fleur caractéristique du répertoire décoratif de la céramique Qallaline de la fin du XVII^e-début XVIII^e siècle^[1].

Outre les coupes, ont été reconnus dans la céramique de Qallaline d'autres types de récipients. Nous avons pu identifier un fragment d'un pot à beurre (*dâgra*) à paroi cylindrique cannelée et à lèvre déversée vers l'extérieur. Une bande verte marque la lèvre à l'intérieur et à l'extérieur. Sur le col interne sont tracés en bleu des bâtonnets, délimités de part et d'autre par deux lignes parallèles. Le même principe décoratif est repris sur la surface externe (fig. 108). Un vase semblable dans la céramique Qallaline de Tunis est daté du XVII^e siècle^[2].

Cette céramique de type Qallaline est complétée, par un fragment de tasse ou un (*hallab*), composé d'un col cylindrique court, attaché à une panse globulaire. Sur une surface blanche éclatante est tracé sur le col un décor floral à dominante brun et jaune, composé d'œillets stylisés. Sur la panse sont tracées des bandes jaunes et brunes intercalées de traits rectilignes (fig. 109). Des vases ayant le même style décoratif sont datés du XIX^e siècle^[3].

A cette production de Qallaline, est attestée dans les fouilles de Dār al-Imāra une grande collection de pipes ottomanes, ayant différentes formes, et qui portent, le plus souvent un décor estampé datées de la seconde moitié du XVIII^e et début du XIX^e siècle^[4]. Il est à noter aussi la présence d'un nombre important de fragments de plats de production européenne d'origine italienne et provençale, avec une datation allant du XVI^e jusqu'au début du XX^e siècle.

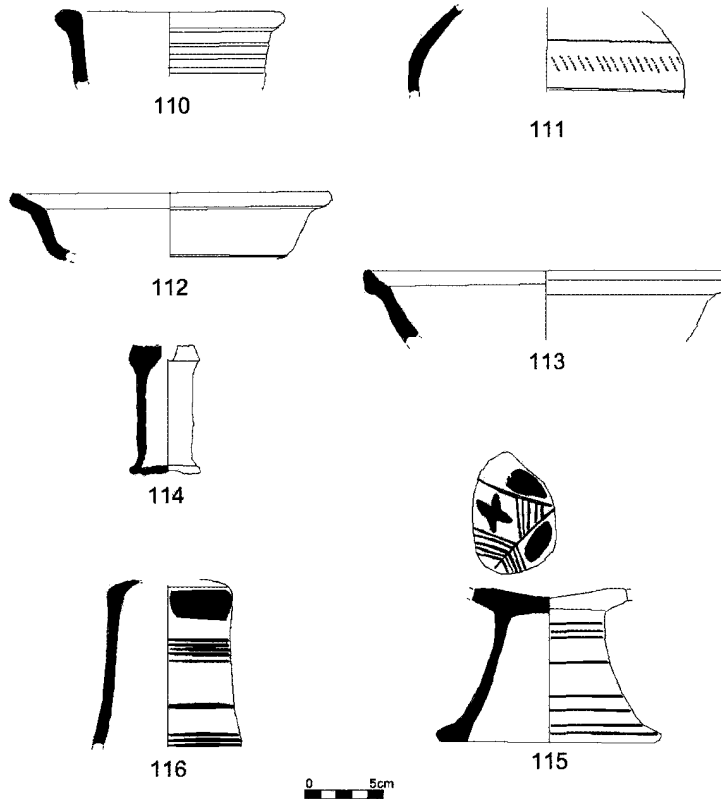
[1] Louhichi 2010, p. 170.

[2] Louhichi 1994, p.209, fig. 154.

[3] Louhichi 2010, p.177.

[4] D'après une identification de notre amie Guergana Guionova ingénieur d'étude-céramologue (CNRS), LA3M) Aix-en- Provence.

Céramique récente :



Figs.110-115.

Au sein de l'ensemble des céramiques recueillies au cours des fouilles de Dār al- Imāra, à signaler un lot de céramique appartenant aux productions de Djerba et de Nabeul, relevant du début du siècle dernier, (Il représente 12%, de l'ensemble du mobilier). Il est représenté par une variété d'ustensiles.

A été reconnu, une céramique fabriquée dans une pâte rouge brique contenant de fines particules blanches, couverte d'une glaçure de

couleur vert bouteille, généralement luisante de bonne qualité. Cette production possède un répertoire constitué de fragments de jarres à deux anses d'assez grandes dimensions (fig.110, 111). A signaler également des plats à servir représentés par des *tabsi* à paroi évasée de profil oblique, se terminant par un marli long relevé vers le haut (fig. 112) ou bien à rebord horizontal marqué à l'intérieur et à l'extérieur par une gorge profonde (fig. 113). Des lampes à huile, qui se reconnaissent par leur pied cylindrique long, souvent à moulures arrondies saillantes (fig. 114).

On discerne également une production de céramique vernissée en jaune et portant un décor en vert et brun. Présentée par des *tabsi* à marli éversé. On relève aussi, deux larges piédouches appartenant au plat traditionnel appelé *methred* : Le premier est de forme tronconique à base circulaire de 13,8cm de diamètre, sa paroi est contournée de trois cercles bruns. Sur la panse, est tracée une étoile à six branches dont l'extrémité est meublée par des traits parallèles (fig. 115).

Le second pied est de forme cylindrique, dont la hauteur est estimée de 11cm. Le haut de sa surface est cerné par une bande verte suivie par deux séries de cercles bruns (fig.116).

Conclusion.

La fouille de Dār al-Imāra n'a pas permis de s'assurer que la maison du gouverneur élevée par 'Oqba et utilisé pendant quelques années par les gouverneurs qui lui ont succédait, se trouvait dans le terrain fouillé. Une étude récente sur l'urbanisme autour de la Grande Mosquée a mis en doute la présence de la mosquée au même endroit où 'Oqba et les gouverneurs avaient construit l'édifice majeur de Kairouan^[1]. Cette remise en question, porte aussi sur l'emplacement de Dār al-Imāra bâtie au VII^e siècle et dont les textes situent son emplacement au sud-est de la mosquée de 'Oqba.

[1] Voir Gragueb Chatti et Khechine, « Nouvelles données sur la topographie, l'urbanisme et l'architecture aux alentours de la Grande Mosquée des origines jusqu'à l'époque hafside : essai de restitution à partir des données archéologiques » dans Actes du sixième colloque international du département d'archéologie 14-15-16 Avril 2016 (Campagnes et archéologie rurale au Maghreb et en Méditerranée). (Sous presse).

Il est fort probable qu'au VIII^e siècle Dār al-Imāra prenait place au sud-est de la Grande Mosquée. Son architecture semble être simple et non fortifiée puisque Ibn 'Idhārī rapporte que lors de la révolte de Tammām ibn Tamīm en 183/ 799 le gouverneur al-'Akkī (797-799), « s'est retranché dans sa maison qu'il s'était fait bâtir et a quitté Dār al-Imāra »^[1]. d'après Ibn 'Idhārī on pourrait dire que son architecture fut simple, échappant aux traditions architecturales militaires.

Avec l'avènement des aghlabides Dār al-Imāra avait-elle préservé le même emplacement et l'architecture simple du VIII^e siècle ? Bien que cette fouille ne semble pas avoir exhumé les vestiges de Dār al-Imāra, le faciès aghlabide découvert est d'un apport considérable sur le plan archéologique puisqu'ont été dégagées, pour la première fois, les échoppes du IX^e siècle et les rues à portiques se trouvant du côté sud-est de la Grande Mosquée.

Les fondations d'al-Abbassiya en 184/801 et par la suite de la ville de Raqqāda en 262/876 ont engendré un transfert du centre du pouvoir vers ces cités princières, et l'institution de Dār al-Imāra à Kairouan semble avoir perdu progressivement sa fonction de lieu de résidence et de gouvernement. Avec la fondation de la ville de Sabra en 334/947 on ne pouvait parler de Dār al-Imāra à Kairouan, surtout entre la deuxième moitié du X^e siècle et la première moitié du XI^e siècle, puisque le centre du pouvoir prenait place soit à Sabra soit à Mahdiya.

Ainsi, il est difficile de tracer une image précise de ce que fut Dār al-Imāra sur le plan architectural à partir de ce louable effort archéologique mené déjà il y a plus de quatre décennies. Néanmoins on pourrait dire que son emplacement oscillait avec le changement du centre de pouvoir, entre la ville de Kairouan et les villes princières satellitaires.

La céramique, exhumée de l'endroit dit « Dār al-Imāra » nous a livré plus de deux milles pièces qui ont été recensées et classées par assemblages associant différentes catégories de céramiques en usage entre l'époque aghlabide et l'époque contemporaine. Bien que, nous avons conscience des limites de notre interprétation dues, en grande partie, à l'absence de données archéologiques, nous estimons que, le

[1] Ibn 'Idhārī, T. I, p.90

corpus établi à partir de ces trouvailles anciennes a permis de percevoir toute la dimension de l'occupation du sol jouxtant la Grande Mosquée.

Le mobilier Aghlabide, constitue le témoignage sûr d'une présence au cours de cette période liée à l'établissement des échoppes et des rues à portiques.

Les productions renvoyant aux époques fatimido-zirides, dénotent une occupation dense au cours de cette période liée, surtout, à la prolifération de l'activité commerciale aux alentours de la Grande Mosquée déjà démontrée dans des études antérieures^[1].

Les registres des céramiques datées du XIII^e au XVI^e siècle sont nettement plus nombreux et variés que ceux des périodes précédentes, avec 38% de l'ensemble du mobilier, ce qui pourrait être expliqué, probablement, par la transformation au bas Moyen âge, de ces lieux en lieu de stockage de produits agricoles, et surtout céréaliers.

La céramique de la période moderne est fortement présente ce qui dénote qu'il n'y a pas eu de rupture dans l'occupation des lieux.

La période s'étendant sur l'antiquité tardive et le premier Moyen Âge constitue encore une grande inconnue en Ifrīqiya, aussi bien du point de vue archéologique que céramologique. Malheureusement la fouille de Dār al-Imāra n'a pas atteint ces niveaux. Nous considérons que ces fouilles constituent une aubaine pour la recherche archéologique dans cette partie de la ville de Kairouan, peu connue et peu explorée. Il faut reconnaître que grâce à l'étude de la céramique et une relecture des plans et des anciennes photos nous avons tenté de restituer le type de l'occupation et ses probables transformations dans le temps.

[1] Voir « Nouvelles données sur la topographie, l'urbanisme et l'architecture aux alentours de la Grande Mosquée des origines jusqu'à l'époque hafside : essai de restitution à partir des données archéologiques » dans Actes du sixième colloque international du département d'archéologie 14-15-16 Avril 2016 (Campagnes et archéologie rurale au Maghreb et en Méditerranée. Sous presse)

Bibliographie

Sources :

Ibn 'Idhārī, *Al-bayān al-Mughrib fī akhbār al-andalus wa al-maghrib*, éd. G.S Colin et É-Lévi-Provençal, Dar al Thaqaifa, Beyrouth, T.I, 1983.

Ibn Nājī, *Ma'alim al-imān fī ma'rafati ahl al-Qayrawān*, Tunis, 1972- 1974.

Mālikī (I .) *Kitāb riyād al-nufūs fī tabaqāti 'ulamā' Ifrīqiya wa Tūnis*, Beyrouth, 1994.

Zayd (Ibn abi) (310-386/922-996), *Al-Nawādir wa al-Ziyādāt*, ms BN Tunis, n°5730.

Etudes:

Arcifa (L.), Lesnes (E.), « Primi dati sulle produzioni ceramiche palermitane dal X al XV secolo », *La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VI e congrès de L'AIECM 2, Aix-en-Provence (13-18 novembre 1995)*, Aix-en-Provence, 1997, p. 405-418.

Bahri (F.), «Qasr al-'Āliya, façade nord, fouilles (1998 et 2002) et restaurations (2001-2002) », *Africa, nouvelle série séances scientifiques II*, Institut National du Patrimoine, Tunis, 2004, p.51- 136.

Berti (G.), Tongiogoi (L.), *I bacini ceramici medievali delle chiese di Pisa*, quaderni di cultura materiale, Rome, 1981.

Berti (G.), Gelichi (S.), « Mille chemins ouverts en Italie. » *Le vert et le brun de Kairouan à Avignon, céramiques du X^e au XV^e siècle*, 129-151. Avignon: Musée de Marseille-Réunion des Musées Nationaux, 1995.

Cabouret (B.) « Sous les portiques d'Antioche », *Syria*. Tome 76, 1999. p. 127-150.

Chabbouh (B.), « Hawāmish wa mulāhadhāt hawla al-Masjid al-Jāma'bi al-Qayrawān », *Rihāb al-Ma'rifa*, n° 68 Mars- Avril, 2009, p 111-123.

Cressier (P.), « Ville médiévale au Maghreb. Recherches archéologiques », dans Ph. SENAC (éd.), *Histoire et archéologie de l'Occident musulman (VII^e-XV^e siècle) : al-Andalus, Maghreb, Sicile*,

Villa 4, *Études médiévales ibériques, Méridiennes*, Toulouse, 2012, p. 117-140.

Daoulatli (A.) - «Le VIII^e siècle : un siècle obscur», *Couleurs de Tunisie, 25 siècles de céramique*, Paris, 1994, p. 83- 87.

Daoulatli (A.) - «La céramique de la fin du XII^e et du début du XIII^e siècle : la rigueur almohade (1160-1230)», *Couleurs de Tunisie, 25 siècles de céramique*, Paris, 1994, p. 106- 107.

Daoulatli (A.) - «Les céramiques de la Kasbah de Tunis», *Couleurs de Tunisie, 25 siècles de céramique*, Paris, 1994, p. 108- 117.

Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine, Eléments constructifs : Supports, couvertures, aménagements intérieurs, II, Rome, 1992.

Drine (A.) « Les entrepôts de Méninx », *Antiquités Africaines*, 43, 2007, p.239-251.

Dumasy (F.), et al. « L'évolution urbaine d'Argentomagus-Saint-Marcel (Indre).Rapport préliminaire de la fouille programmée 1989-1994 : rues et habitats », *Revue archéologique du Centre de la France*, tome 36, 1997. p. 39-77.

Gragueb Chatti (S.), « L'apport d'Oudhna à la connaissance de la céramique islamique en Tunisie » *Oudhna (Uthina), Colonie de vétérans de la XIII^e légion, Histoire, urbanisme, fouilles et mise en valeur des monuments*, sous la direction de Habib Ben Hassen et Louis Maurin, Bordeaux-Paris-Tunis, 2004, p. 245- 258.

Gragueb Chatti (S.), *Recherches sur la céramique islamiques de deux cites princières en Tunisie: Raqqada et Sabra al- Mansouriyya*, thèse de doctorat sous la direction de MM. Fixot, Université de Provence, Aix-en- Provence, 4 vol, 2006.

Gragueb Chatti (S.), Treglia, (J. -Ch.), Cappelli, (C.), Waksman (Y.), « Jarres et amphores de Sabra al- Mansouriyya (Kairouan, Tunisie) », P. Cressier et E. Fentress (dir.), *La céramique du haut Moyen Age au Maghreb : état des recherches, problèmes et perspectives*, actes de la table- ronde de Rome (3-4 novembre 2006) collection de l'Ecole Française de Rome, Rome, 2011, p. 203- 226.

Gragueb Chatti (S.), Treglia, (J. -Ch.), «La céramique des secteurs 2, 3 et 6», *Sabra al-Mansûriya : une capitale fatimide* (Patrice Cressier et

Mourad Rammah, dir.) (Sous presse), publication de l'École française de Rome, Rome.

Gragueb Chatti (S.), Khechine (T.), « Nouvelles données sur la topographie, l'urbanisme et l'architecture aux alentours de la Grande Mosquée des origines jusqu'à l'époque hafside : essai de restitution à partir des données archéologiques », Actes du sixième colloque international du département d'archéologie 14-15-16 Avril 2016 (Campagnes et archéologie rurale au Maghreb et en Méditerranée). (Sous presse)

Idris Hady (R.), *La Berbérie Orientale sous les Zirides X^e-XII^e siècle*, traduit en arabe par Hamadi Sahli/ Dar al- Gharb al- Islami, Beyrouth 1992.

Kalinowski (A.V.), Stevens (S.T.), Walth, (C. K.), «The medieval and modern periods », *Bir Ftouha: A pilgrimage church complex at Carthage*, Portsmouth, Rhode Island 2005, p. 489- 535.

Kubiak (W.-B.), « Medieval ceramic oil lamps from Fustât », *Ars Orientalis*, 8, 1970, p. 1-18.

Louhichi (A.), « La céramique de Qallaline », *Couleurs de Tunisie, 25 siècles de céramique*, Paris, 1994, p. 183-253.

Louhichi (A.), « Nouvelles données sur la céramique de l'Ifriqiya d'époque hafside », *Africa XIX*, Institut National du Patrimoine, Tunis, 2002, p.83- 95.

Louhichi (A.), *Céramique islamique de Tunisie, Ecole de Kairouan-Ecole de Tunis*, Tunis :

Ministère de la Culture et de la Sauvegarde du Patrimoine, Agence de Mise en Valeur du Patrimoine et de Promotion Culturelle, 2010.

Louhichi, (A.), « La céramique de Mahdia du X^e au XII^e siècle.», P. Cressier et E. Fentress (dir.), *La céramique du haut Moyen Age au Maghreb : état des recherches, problèmes et perspectives*, actes de la table- ronde de Rome (3-4 novembre 2006) collection de l'Ecole Française de Rome, Rome, 2011, p.233-249.

Maccari-Poisson (B.), « La céramique médiévale », J-M. Perez (dir.), *Brucato, histoire et archéologie d'un habitat médiéval en Sicile*, collection de l'Ecole française de Rome 78, Rome, T. I, 1984, p. 247-450 .

Mahfoudh (F.), *Architecture et urbanisme en Ifriqiya médiévale: proposition pour une nouvelle approche*, Tunis, 2003.

Mesquida García (M.), *La cerámica dorada. Quinientos años de su producción en Paterna*, Paterna 2001.

Mesquida García (M.), *La vajilla azul en la cerámica de Paterna*, Paterna 2002.

Molinari (A.), « Momenti di cambiamento nelle produzioni ceramiche siciliane », *La céramique médiévale en Méditerranée. Actes du VI^e congrès de L'AIECM2, Aix-en-Provence (13-18 novembre 1995)*, Aix-en-Provence, 1997, p. 375 - 382.

Navarro Palazon (J.), Robles (A.), « Le mobilier céramique » *Murcie, Une maison musulmane, l'Andalousie arabe au quotidien*, Musée de l'Institut du Monde Arabe 30 avril-27 octobre 1991, Murcie, 1992, p.27- 57.

Parent (Fl.), Richarté (C.) « La fin du XII^e s. et le XIII^e s. les potiers s'installent aux portes de la cité » *Fouilles à Marseille. Objets quotidiens médiévaux et modernes*, sous la direction de Véronique Abel, Marc Bouiron, Florence Parent, bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine – 16, Etudes massaliètes 13, Aix-en-Provence 2013, p. 63-100.

Poinsot (C.), *Les ruines de Dougga*, Institut National d'Archéologie et d'Arts Tunis, 1983.

Riley (J. A.), « Islamic wares from Ajdabiyah », *Libyan studies: an annual report*, volume 13, Londres, 1982, p. 85-104.

Rossiter (J.), Reynolds (P.) and Mackinnon (M.) 2012, « A roman bath-house and a group of early islamic middens at Bir Ftouha, Carthage », *Archeologia Medievale* 39, 2012, p.245-282.

Saliou (C.), « Identité culturelle et paysage urbain : remarques sur les processus de transformation des rues à portiques dans l'Antiquité tardive », *Syria, Tome 82*, 2005, p.207-224.

Talbi (M.), *L'Emirat Aghlabide (184/296- 800/909), histoire politique*, traduit en arabe par Mongi Sayadi, Dar al-Gharb al- Islami, Beyrouth 1985.

Vitelli (G.), *Islamic Carthage, the archaeological, historical and ceramic evidence*, dossier 2 CEDAC, INAA, Tunis, 1981.